

Candiere, Camille
L'impasse

Camille CANDIÈRE

L'Impasse

COMÉDIE EN 3 ACTES



BRUXELLES
TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE E. GUYOT
12, rue Pachéco, 12

1906

A Mademoiselle Renard
J'offre cet essai – indigne de son art – comme un respectueux hommage de ma gratitude et de ma profonde admiration.
Cécile Gilson

Camille CANDIÈRE

L'Impasse

COMÉDIE EN 3 ACTES



BRUXELLES
TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE E. GUYOT
12, rue Pachéco, 12

1906

PERSONNAGES.

Jean de Breuil.
Le baron d'Eyle.
Duvernay.
Hugues Leloir.
Arches.
Adhémar Hoche.

Raymonde d'Eyle.
La baronne d'Eyle.
Luce Hoche.
Yvonne Leloir.



L'IMPASSE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

ACTE PREMIER

Le salon des Eyle. Le mobilier habituel de vieilleries dernier cri. A droite, fenêtre, et, en pan coupé, porte dissimulée sous une portière. Grande porte au fond, donnant sur le palier. Piano à queue ouvert. A gauche, devant le feu de bûches flambantes, une chaise-longue, de biais. Lampes allumées.

SCÈNE I.

Mme D'EYLE, *à demi-étendue, à gauche.* EYLE, *debout, les bras croisés, devant elle.*

Mme D'EYLE. — Voyons, voyons, mon bon ami, ne nous mettons pas l'âme à l'envers pour cela... Il viendra peut-être encore, ce monsieur ! Il a pu être retenu, absent... Il viendra. Il l'a dit à Raymonde. Il avait dit : demain !

EYLE. — Demain, c'était hier. Nous voilà au mardi soir !

Mme D'EYLE. — Un retard...

EYLE. — Un retard ! Un retard ! Duvernay se moque de nous, ma bonne ; voilà qui est clair. Cette gamine de Raymonde se sera monté la tête ! *(Tirant sa montre.)* Sept heures ! Et voilà deux jours que vous me tenez au logis, à ouvrir les bras à un gendre qui ne vient pas. Je commence à en avoir assez, je ne vous le cache pas !

Mme D'EYLE. — Mon Dieu, mon ami, que voulez-vous que je vous dise, moi ? Il viendra... ou il ne viendra pas ! C'est vexant, mais on ne peut suspendre toute sa vie pour cela ! Tâchez de vous distraire : vous parliez de titres à signer... Occupez-vous, lisez un rapport, que sais-je ? Surtout, n'y pensez pas... C'est l'essentiel.

EYLE. — Parlons-en, de ces signatures ! Un métier de nègre, à rendre neurasthénique ! Savez-vous combien j'en ai pondu, de paraphes? Douze cents aujourd'hui ! Qu'on nous traite encore de fainéants, nous autres administrateurs !

Mme d'Eyle. — Le pauvre ami ! C'est bon, c'est bon, ne vous mettez pas le sang en mouvement... Moi, cela me fatigue !... Vous êtes un mari modèle, et c'est pour moi que vous vous tuez... Tenez, un piquet, voulez-vous? Je me distrairais volontiers aussi... Cette Raymonde n'en fait pas d'autres, la pauvre chatte ! On n'est jamais tranquille !

Eyle. — Un piquet ! Non, ma bonne, votre piquet ne me suffit pas, ce soir... D'abord, j'ai des fourmis dans les jambes : vous comprenez, cloîtré ainsi ! Puis, je suis vexé... Gustave vient de me secouer mon bourgogne en remontant de la cave, comme si la trépidation des tramways ne faisait pas assez de grabuge dans mon vin ! Vous pensez que j'ai les nerfs irrités... Et Raymonde, avec ses prétendants-fantômes qui retournent aux ténèbres !... Elle gâche son succès : c'est sa faute. Elle vieillit, d'abord, on me l'a dit au cercle. Ne pouvait-elle enfin en mener un à bon port? Cinq millions, ce Duvernay, et en main ! Un gendre idéal pour nous. Quand aurai-je la paix, moi, le père, le chef de famille ?.. Ne l'ai-je pas méritée?

Mme d'Eyle, *bâillant.* — Vous avez besoin d'air, mon ami... Allez donc vous dégourdir... Un tour de cercle... Allez, allez !...

Eyle. — Vous croyez? Affaire de me détendre, seulement... manger un morceau au cabaret... Ah ! chère bonne, il n'y a que vous pour comprendre ma santé... *(Il lui baise les doigts.)* Vous êtes une épouse incomparable, je vous l'ai assuré souvent. Vous direz, n'est-ce pas, à Raymonde que j'ai été appelé... mes affaires... C'est joli, ce Venise que vous avez au cou, c'est fin, cela vous va à ravir, et vous le savez, d'autres vous l'ont dit, avouez-le !

Mme d'Eyle, *riant.* — Mon Dieu, insinué seulement... Oui, oui, je ne suis pas encore ma grand'mère... Allez, flatteur, distrayez-vous. Et passez me prendre tantôt, au théâtre.... J'irai y tuer une heure, moi aussi.....

(Coup de timbre.)

SCÈNE II.

Les mêmes, Raymonde, *entrant brusquement.*

Raymonde. — C'est lui ! C'est lui ! Ah ! je savais qu'il viendrait... Avait-il dit : demain ! ou : un de ces jours? C'est lui, j'en suis sûre ! *(Elle pousse son père par les épaules.)* Va donc ! va donc dans ton bureau, toi ! Reçois-le en père

noble... sois digne, attendri, et cède moi à regret, comme un objet de prix ! Un, deux, trois ! Rideau ! Pas de trac, surtout... le papa modèle, une larme, des bras qui s'ouvrent... *(Elle le pousse à droite, sous la portière, puis, la relevant :)* Une recommandation : attends que je sois casée pour lui parler écuyères et danseuses ! Retiens-toi cinq minutes !

SCÈNE III.

RAYMONDE, Mme D'EYLE.

Mme D'EYLE, *riant.* — Minette ! Minette ! Le respect ne pousse pas sur ton terrain !

RAYMONDE. — Laisse donc. Du respect ! Il ne voudrait pas... cela le vieillirait ! C'est un camarade. Ça va avec les jupons courts qu'on m'a mis jusqu'à vingt ans.....

LE DOMESTIQUE, *paraissant.* — La modiste de Mme la Baronne, avec la coiffure de roses.

Mme D'EYLE. — Donnez, donnez, Gustave. Raymonde, vois donc : est-ce coquet ? Cette Laura a le sens de ma tête dans les doigts... *(Elle s'attife devant le miroir.)* Tiens, pose-les-moi bien d'aplomb, veux-tu..?

RAYMONDE, *éclatant.* — Tes roses ! Ta coiffure ! Ah ! c'est bien à elles que je songe ! C'est là, n'est-ce pas, l'important, le but de la vie..... Que Raymonde dessèche et se momifie, que son avenir sombre, qu'elle soit la risée et la pitié publiques, qu'importe ? Il vient un pompon de fleurs, on joue *Carmen* ce soir, il faut s'amuser, courir, dîner dehors... N'y pensons pas, distrayons-nous, houp ! houp ! Raymonde assombrit tout, gêne tous les ébats : écartons-la ! Je suis l'empêcheuse de danser en rond... Je vis pourtant, je suis là... on ne peut me noyer comme les petits chats ! Ah ! tiens ! tiens ! Mets-moi une pierre au cou, c'est plus simple. Que veux-tu que je devienne ?

Mme D'EYLE, *s'asseyant, en larmes.* — Voilà ! voilà !... Ma fille me vilipende, moi, sa pauvre vieille maman.....

RAYMONDE. — Tu es si jeune quand on s'amuse, et ta vieillesse , quand on souffre, grandit, s'avance et prie qu'on la ménage !

Mme D'EYLE. — Es-tu dure et ingrate ! Qu'ai-je fait pour mériter ces reproches ? Ne t'avons-nous pas gâtée et choyée ?... Tu as vécu de notre vie, sans contrainte, en vraie petite reine ! Est-ce là notre récompense ?

RAYMONDE. — Non ! Je suis votre punition ! Un reproche vivant, qui vous poursuit et vous fâche... Oui, vous m'avez laissé pousser à ma guise, j'en conviens, je le déplore ! Regarde-moi : je suis le produit du milieu... Le voilà, le fruit de votre système ! Vous m'avez entourée des amis de club de mon père : ce sont eux qui ont fait mon éducation... Vous, vous étiez bien trop occupés, n'est-il pas vrai? Une grande fille, c'est gênant dans un ménage jeune comme le vôtre.....

Mme D'EYLE. — Tu vas finir, n'est-ce pas? Y puis-je quelque chose, si tu ne sais trouver un mari? Vas-tu nous en rendre responsables? Depuis deux jours, la maison est un enfer, grâce à toi... tu m'empêches d'aller faire mon bridge chez les Leloir ; tu retiens ton père au logis, naturellement d'une humeur exécrable... Toi-même, tu vas, tu viens, m'exaspérant du délire de ton piano, malmenant tout le monde, créant un énervement que même ce pauvre Fido ressent... Tout cela, parce que Duvernay devait venir faire sa demande, et qu'il ne vient pas ! Pourquoi Duvernay ne vient-il pas? Il a peur. Tu les effrayes tous par la liberté de tes allures... Ils raisonnent : un tel n'a pas osé ; vais-je me risquer? Ils ont peur.

RAYMONDE. — Tu ferais croire que je suis une sorte de brebis galeuse... J'effraye ces messieurs, les pauvres agneaux ! Je n'ai pas de dot, surtout... Pas de dot ! *(Elle rit.)*

Mme D'EYLE. — Pas de dot ! Vas-tu aussi nous faire ce reproche-là, à présent? Pas de dot ! Mais où veux-tu que nous t'en trouvions une, malheureuse? Veux-tu nous mettre sur la paille? Et sur quel poste du budget, je te prie, ferions-nous les avares pour t'amasser une dot? Je n'ai qu'un remise, indispensable pour les mois d'hiver... Le personnel de l'hôtel a le nombre qu'il convient à notre rang... Ma toilette : veux-tu que je porte des confections de réclame? Ton père : ne pourrait-il plus mener la vie d'un homme du monde, quand c'est à lui que nous devons le plus clair de nos revenus?.. Oui, samedi, il est encore sorti éreinté de son conseil... Tu vois, Minette, comme tu es peu raisonnable, car, toi aussi, tu jouis de notre genre de vie, tu as une jeunesse brillante, des luxes de princesse !

RAYMONDE. — Oh ! je suis tout à fait bon style : je ne sais pas me coiffer, j'ai des doigts de fainéante, une tête vide... et je n'apporte même pas de quoi m'habiller ! J'ai mené votre train de vie, que vous n'êtes pas à même de m'assurer plus

tard. Alors, je suis pour les épouseurs une charge coûteuse, un objet de luxe qui les effraye, tu l'as dit, et c'est la vérité !

Mme d'Eyle. — Voyons, voyons, Minette, ne t'exalte pas ainsi... Duvernay se dérobe, c'est une déception, j'en conviens, mais regarde-moi, regarde ton père... vois comme nous nous égayons, comme nous réagissons... Il faut être fataliste, ma petite chatte ! Ce n'est pas le premier qui s'emballe pour toi, ce ne sera pas le dernier !

Raymonde. — Maman, j'ai trente-deux ans. Voilà douze ans que je fais ce métier, pendant que tu fais ton bridge avec Leloir, et que papa se fait plumer au cercle. Je suis une virtuose des dérobades ! Veux-tu que je compte ? Le Hure, à Nice, il y a cinq ans ; Max et Gerbier, Desbruyères, le petit Karamal, et Montalon, l'an dernier, et Lussac... Maintenant, Duvernay se déclare, me prie de l'attendre... et ne vient pas ! Le procédé est primitif. Sa maman ou sa petite amie l'auront retenu à temps.

Mme d'Eyle. — Mon Dieu, mon Dieu ! Raymonde, quel langage et quelle fougue ! Tu es fatigante : je ne puis pas te suivre, moi... tu vas, tu vas... A quoi bon s'appesantir sur les ennuis ? Ils sont là : mais en fermant les yeux, on ne les voit pas ! Ouf ! on n'y pense plus, n'est-ce pas ? Donne-moi les cartes, Minette. Je vais faire une patience. J'ai parié un sac de pralines avec Adhémar Hoche que je la réussirais trois fois de suite... Allons, c'est fini, le gros chagrin ?

Raymonde. — Il faut rire, ici... Il n'y a pas de place pour ceux qui pleurent.

Mme d'Eyle. — Ah ! tous les as sortent... et les rois ! Vite, viens embrasser ta pauvre vieille maman... qui est si bonne et te gâte tant !

SCÈNE IV.

Les mêmes, Eyle, *entrant à droite, en habit noir, boutonnière fleurie.*

Eyle. — Ah ! tu sais, Minette, j'en ai soupé, de tes alertes... Tu plaisantes, je crois !... A propos bonne amie, vous ferez, n'est-ce pas, préparer mon en-cas... il pourrait m'arriver, de rentrer un peu tard... Oh ! oh ! parfait, ce pompon de roses, un cachet du diable ! On vous prendra pour la fille de votre fille, ma parole !

Mme d'Eyle. — Grand vilain diable !... Venez ici que je donne le coup de fion à votre cravate...

Raymonde. — C'est un marché. Tu lui donnes sa liberté... il te le rend en politesses. *(A Eyle.)* Que vas-tu faire, toi? Vas-tu laisser insulter ta fille? Je suis déshonorée. Si tu vois Duvernay, va de ma part le gifler !

Eyle, *dans un geste d'insouciance.* — Allons, du calme, ici, de l'assiette, de la base... Les femmes à drames, c'est pas mon affaire. Va demain te commander une nouvelle robe, Minette : je la paye. Bonne amie, vous n'oublierez pas, n'est-ce pas? et un doigt de sherry, si vous le voulez bien... Ah ! si je ne passais pas vous prendre au théâtre... c'est que j'aurais été retenu... C'est que j'aurais été retenu...

Raymonde.— Par d'importantes affaires, nous savons cela.

Eyle.— Ma chère, je vous la laisse... Les joies de la maternité ! Bonsoir ! Bonsoir !

(Coup de timbre.)

Raymonde. — Ah ! mon Dieu !

Mme d'Eyle. — Tu vois? C'est lui. Je te l'avais bien dit, qu'il viendrait. Je le savais, moi ! Mais moi, on ne me croit jamais... Ote-moi ces roses, Raymonde : sur une robe d'intérieur, c'est absurde. Mon cher, nous l'entrainerons dans ma loge... Je l'offre aux lorgnettes !.....

SCÈNE V.

Les mêmes, Luce, *entrant en coup de vent.*

Luce. — Ah ! ma chère ! ils sont tous là, figurez-vous... Oui, vous voyez, nous revenons du patinage... C'est le petit Breuil, le premier, qui a dit : Si nous montions voir les Eyle? Alors, moi, je me suis écriée : « Recevons donc Marianne à diner chez elle ! » Ça a eu un succès fou... un diner en jupons courts, vous pensez ! Et ils sont là, à interviewer votre cuisinière... Tenez, les entendez-vous? *(Voix à la cantonnade : mousse de homards Lucullus!... truffes au champagne!... foies d'oies en gelée!...)* Ils ont juré votre ruine : laissez-vous faire ! Ah ! mon cher Eyle... bonjour ! vous sortiez?

Eyle, *galant.* — Du tout, du tout ! Je songeais à conduire Marianne à *Carmen*, tout à l'heure, après diner... C'est crâne, ce costume de patineuse : une allure, un v'lan ! un vrai Chéret !.....

Mme D'EYLE. — Non, mais écoutez cela ! Ils font un train!... Ils vont tout casser... Sont-ils drôles !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, YVONNE LELOIR, LELOIR, HOCHE, ARCHES ET BREUIL *entrent en riant.*

YVONNE. — Marianne, c'est à contre-cœur seulement que je les ai suivis. Ils sont d'une inconvenance ! Vous savez combien peu ces folies me conviennent, à moi, une sérieuse, une femme de devoir... Mais Hugues a voulu, et moi, j'ai suivi Hugues... Un principe à moi : la femme doit suivre son mari.

LELOIR, *saluant Mme d'Eyle.* — Et le surveiller ! Madame, je mets mon respect à vos petits pieds !

ARCHES *(baise-main).* — Laissez-nous faire, chère madame ! Une réception : que de Pampelune on en verra la fumée... Je vous ménage un plat... Motus ! c'est un tuyau que j'ai... une source unique !

LELOIR. — Ah ! nous faisons bien les choses... aux frais des autres !

Mme D'EYLE, *à Breuil, qui la salue silencieusement.* — Je vous adore, vous ! Un ban pour le petit Breuil qui n'oublie pas ses pauvres vieux amis... Que ferait-on sans lui ?

LELOIR. — Article pour dames : sert de petit nègre et de poupée... Se méfier : ça mord !

LUCE. — Vous, ne tourmentez pas notre Benjamin... il est fait sur mesure ! Tenez, Breuil, ils sont jaloux !... Gardez-moi mes gants, mon manchon... Vous m'êtes précieux.

EYLE. — Le valet de cœur !

(Breuil hausse distraitement les épaules. Durant toute la scène, il reste immobile au coin de la cheminée, les yeux souvent fixés sur Raymonde, comme rivés à ses gestes.)

HOCHE *(le financier sportif).* — Baronne, je vous emmène tous, ce soir, à la Revue des Bouffes... Il y a là une commère, Baron : vous m'en direz des nouvelles, *by Jove !*

LELOIR, *à Mme d'Eyle.* — Moi, je me ferais créer baron, rien que pour donner à Hoche le plaisir de s'en gargariser !

EYLE, *à Hoche.* — Pas de confiance... vos commères sont en toc, d'habitude, mon pauvre Hoche... *(A Luce.)* Ce bon mari à vous a l'œil gros.....

LELOIR, *à mi-voix.* — L'œil, le ventre... et la bourse !

Mme d'Eyle. — Voyons, voyons, Leloir ! Pas de jalousie ! *(On rit.)* Ah ! mes enfants, mes bons enfants ! que c'est bon à vous de venir me distraire... Raymonde me faisait une vie... un de ses jours de crise, vous savez !

Eyle. — Je me tenais prudemment à l'écart, par crainte de l'orage !

Luce. — Comme Achille sous sa tente... pauv' chat !

Leloir *s'est avancé près de Raymonde, qui est restée à l'écart.* — Encore les papillons noirs ?

Raymonde, *brusquement.* — Non. Les grandes chouettes sinistres. Laissez-moi.

Leloir, *faisant le geste de se frotter la joue.* — Ah ! mon Dieu ! un ton qui vaut une gifle ! Je bats en retraite... la retraite de Russie !

Luce. — Il fait un froid dehors... Otez-vous donc, Eyle, que je me chauffe les semelles... Voyez, je fume ! Il y avait cohue, naturellement, au Lac... Ces dames, au grand complet, évoluaient... tout le bataillon ! Si vous aviez vu la grosse Loulou prenant son billet de parterre, non ! Les compagnes d'armes jubilaient.

Yvonne. — A propos de ces dames, Marthe Duvernay vient de me confier que son fils a pris le rapide pour Nice avec son éternelle Fina... *(Petit coup de théâtre. On regarde Raymonde qui, immobile, est tournée vers la fenêtre.)* Oh ! j'ai entendu d'une oreille seulement... le menu scandale m'intéresse si peu...

Luce, *guindée.* — Pas possible ! En voilà une fuite brusque, ainsi, au milieu des fêtes... *(A Leloir.)* Votre femme gaffe ! On y met des ménagements, à lancer la bombe !

Leloir. — La gaffe, chez ma femme, est érigée à la hauteur d'une institution... C'est un art qui lui est propre.

Yvonne. — Au reste, Marthe Duvernay avait l'air plutôt soulagée... Elle m'a dit que ce n'étaient pas les griffes d'une Fina qu'elle redoutait pour son fils.

Luce. — En vraie mère chrétienne ! *(A Leloir.)* Décidément, votre femme est maladroite !

Leloir, *ironique.* — Croyez-vous ?

Hoche. — Ho ! elle a tort, Madame Duvernay : les griffes de Fina lui coûtent cher... Ray, le bijoutier, m'a confié que Louis Duvernay venait de lui commander une parure de 25,000 francs...

Mme d'Eyle, *frappant du pied.* — Une pitié, tous ces bijoux allant à la cocotte !

Eyle. — Il y a circonstances atténuantes : une femme épatante, cette Fina !

Arches. — Et si vous voulez le dernier tuyau, il se serait déjà fait rafler trois mille louis à Monte-Carlo, hier soir...

Luce. — Il fallait que la Potinière plaçât son écho... on m'a assuré qu'elle tenait une agence télégraphique secrète... Au reste, tant mieux, si c'est vrai ! Si tout était rose pour les mères vertueuses qui veulent garder leur fils, ce serait gâter le métier !

Hoche. — Soixante mille francs ! Cela me parait exagéré. Je m'informerai auprès de son banquier. Soixante mille francs... (*A Arches.*) Vous jonglez avec les louis, vous... on voit bien que vous ne savez pas ce que c'est... (*Eclats de rire.*)

Arches, *de bonne humeur.* — C'est vrai : je crois que j'ai la poche trouée! Mais cela vaut mieux que de placer les pièces jaunes dans vos affaires, mon brave ! Car, vous savez, on m'en a dit, sur votre compte... Chut ! ce sont des secrets !...

Hoche. — Huit heures !... Nous manquerons l'entrée de Lolotte : les couplets de la finance ! Un record !

Le domestique, *annonçant.* — Madame la Baronne est servie !

Luce. — Ah ! mais non, mais non ! Madame Adhémar Hoche reçoit... Surtout, n'épargnez rien ! mon hospitalité est large. Vous connaissez le conte danois : « Hue, mes chevaux ! » Allons, Eyle, n'êtes-vous pas l'ancêtre ? Votre bras. J'ouvre la marche !

Eyle, *bas.* — Faut-il envelopper une grâce d'épines?... L'ancêtre ! Méchante !

(Ils sortent en riant. Arches offre le bras à Yvonne ; Mme d'Eyle prend celui de Leloir.)

Mme d'Eyle, *bas, en passant près de Raymonde, qui fait mine de feuilleter des partitions.* — Allons, ma petite chatte, n'y pense plus, voyons ! De la dignité, un peu de ressort... Tu nous gâtes la soirée. Tu feras un gentil petit quatre-mains avec Miss Neady, ce soir... Leloir, vous téléphonerez pour moi à Miss Neady, hein ?... Imaginez-vous, mon cher... (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

RAYMONDE, HOCHE, BREUIL.

HOCHE, *s'avançant.* — Ah ! Je suis « the happy owner », Mademoiselle... *(Il arrondit le bras.)*

RAYMONDE. — Je vous remercie. Je resterai ici.

HOCHE. — Vous ne dînerez pas ?

RAYMONDE, *rude.* — Non. Excusez-moi. Je resterai ici.

HOCHE. — Voyons, ne boudez pas : un si bon dîner ! C'est là toujours le meilleur « doping », croyez-moi !

RAYMONDE. — Nous ne sommes pas ici à l'écurie, que je sache. Courez donc vite au râtelier, vous.

HOCHE. — Ho ! une ruade !...

(Il hausse les épaules et sort seul.)

SCÈNE VIII.

RAYMONDE, BREUIL, *toujours accoudé à la cheminée.*

RAYMONDE, *se croyant seule, reste un instant immobile, la main sur les yeux. Puis elle a un long frissonnement des épaules.* — Quel soulagement, d'être seule ! Penser un instant sans la pesée de tous ces yeux... *(Elle aperçoit Breuil.)* Monsieur de Breuil, que venez-vous faire ici, vous ? Pourquoi n'êtes-vous pas avec les autres ?

BREUIL. — Je n'y ai pas songé. Je vais partir... *(Il s'est avancé vers elle, appuyé au-dessus du piano.)* Leur folie vous a fait mal, n'est-ce pas ?

RAYMONDE. — Mon Dieu, étourdie seulement ! Quels tapageurs... sont-ils jeunes, eux ! Je vous prie : allez dîner. *(Elle lui sourit un peu.)*

BREUIL. — Vous souffrez?

RAYMONDE, *fermant le piano d'un coup sec.* — Monsieur de Breuil, je suis la plus heureuse créature sur terre... Mais j'aime me moquer de mon monde. Otez-vous de là, que j'y mette ma musique.

BREUIL. — Vraiment, je vous envie, alors : je ne suis pas en veine de rire, quant à moi, parole d'honneur ! La vie est triste à pleurer.

RAYMONDE. — Ah ! c'est jeune cela. Je la trouve bouffonne, je vous l'assure ! Bouffonne ! Voyons, au large ! Votre pessimisme m'ennuie !

BREUIL. — Dame ! Comment voulez-vous qu'un pauvre diable comme moi y trouve de la bouffonnerie ? *(Presque à lui-même.)* Pas d'argent, pas de suisse !

RAYMONDE. — Bah ! Ce petit Breuil est pauvre ?

BREUIL. — Comme un rat d'église. *(Un moment de silence.)* Voilà ce qui m'ôte le rire de l'âme.

RAYMONDE. — Vous avez raison. Vous êtes un philosophe. Il n'y a que l'argent !...

BREUIL. — Alors, quand l'heure présente est bonne et s'offre à moi, j'en jouis à pleins bras... je la respire, je la bois, tout mon être s'y dilate...., dussé-je mourir demain. *(Leurs yeux se prennent un moment, serrés.)*

RAYMONDE. — Quel âge avez-vous donc, mon cher ?

BREUIL, *haussant les épaules.* — J'ai vingt-trois ans.... ou suis-je centenaire, je ne sais plus...

RAYMONDE, *souriante.* — Enfant ! Et vous n'aimez déjà plus d'être pauvre !

BREUIL. — Précoce, n'est-ce pas ? Je ne pose pas à l'ancien régime. Il faut l'huile aux rouages, et la grande machine humaine doit tourner. Ah ! et puis l'argent me donnerait peut-être ce que je veux. *(Sa voix s'altère tout à coup.)* Sans lui, il me faut réfréner un désir dévorant. Et je rage, seul et impuissant, contre la destinée. Ah ! que le sort est donc stupide et lâche !

RAYMONDE. — Il ne faut pas de désirs irréalisables. Il n'en faut pas ! Il ne faut pas aimer. On étouffe ce mal-là, on en fait un mort-né, par charité ! Vous vous plaignez : travaillez, c'est simple, pour vous.

BREUIL. — Ah ! voilà le pire... Je travaille, si l'on veut... Une sotte besogne de ministère me coupe les bras. J'y gagne une vie mesquine et bête. Alors, avec les méchants mille que m'a laissés mon père, je paye ma jument noire et mes soupers au Riche... Et mon désir me reste au cœur, comme à ces miséreux devant la vitrine rutilante du traiteur. Je n'ai que mes yeux pour posséder ce que je veux... parfois le parfum m'effleure... mais cela altère, voyez-vous, et ne rassasie pas !

RAYMONDE, *se levant.* — « *Che volete ?* » *(Elle le regarde longuement, puis, légèrement, lui touchant l'épaule.)* Enfant !

BREUIL *(les yeux fermés).* — Ah ! laissez-moi garder en moi

ce regard... Ah ! mon Dieu ! Si vous saviez... si vous saviez... Quand ils sont là, ces désirs, comme on les choie, comme on les nourrit, comme on s'exalte à la stérilité même de leurs angoisses... On ne veut pas, on n'est pas fou... On ne veut rien, et on veut jusqu'à l'ivresse la chose qu'on ne veut pas...

RAYMONDE. — C'est folie ! On parle à son âme en révolte : on la dompte, on la domestique... Est-elle donc si rétive ?

BREUIL. — Vous ne savez pas : on souffre, mais c'est d'un mal exquis, qui noie et enivre...

RAYMONDE. — Je ne connais pas votre langue : je ne veux pas la connaître. Entendez-vous ? Je ne veux pas ! Retournez à vos chevaux de bois, et moi, à mon métier de fille à marier richement. Voilà la sagesse. Ainsi sera.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LELOIR, *suivi d'un domestique portant un plateau chargé.*

LELOIR, *sans voir Breuil, à demi-dissimulé derrière le piano.* — Peut-on faire dînette, belle damoiselle ? Voyez, je pense à vous, moi... Déposez, Gustave. Là, ce guéridon... une chaise... Videz les lieux, à présent ! Ah ! petite majesté, laissez-moi vous servir... Je pensais à vous, dans ce tumulte : toute seule, parmi les grandes chouettes sinistres... Me dira-t-on merci ? Tenez, c'est presque conjugal, ce souper sous la lampe... A quoi rêvaient ces étranges yeux-là, si doux et si pervers ?

RAYMONDE. — Merci. Vous êtes mille fois prévoyant. La chaise... la coupe... *(Se retournant.)* Monsieur de Breuil, les marrons sont tirés du feu : vous n'avez qu'à vous mettre à table... Leloir, votre air de sauveur appelait la leçon ! A plus tard. *(Elle rit.)*

BREUIL, *s'approchant.* — Je ne vous avais pas manqué là-bas... C'est simple ! Excusez-moi d'avoir entendu le madrigal : je ne le répéterai pas !

LELOIR, *s'est levé.* — C'est dit ! J'ai manqué la partie fine... A toi la place, mon garçon : au premier occupant ! Je prendrai ma revanche, perverse majesté... Bon appétit ! *(De la porte, se retournant.)* Il n'y a plus d'enfants ! *(Il sort.)*

SCÈNE X.

RAYMONDE. BREUIL.

RAYMONDE. — Le trait du Parthe ! Vous perce-t-il le cœur ?

BREUIL. *lui baisant la main par-dessus la table.* — Que vous êtes bonne ! Avec vous, ici... Laissez-moi vous dire...

RAYMONDE. — Je ne vous laisserai pas dire... Non, pas de gelée... Donnez-moi du champagne : j'ai soif ! *(Elle boit.)*

BREUIL, *avec exaltation.* — Ah ! demain, viennent les désirs, les mortels regrets ! Je respire la plénitude de vie... C'est le brasier qui engloutit et carbonise, mais on meurt dans les flammes, dans la gloire !

RAYMONDE. — Votre maman vous a appris à dire ces jolies choses ? Au fait, votre philosophie me plaît... L'heure présente ! N'est-ce pas vous, avec maman, qui avez raison : écarter les choses noires ! Elle gagnera, vous verrez, le seuil du paradis en refoulant au lendemain les chagrins, les ennuis ! Ils ne trouveront pas de place dans sa vie pour s'y insinuer...

BREUIL, *riant.* — Gagne-t-on le ciel en fraudant la vie de sa rançon de tristesses ?

RAYMONDE. — Le ciel !.. Ses extases valent-elles le débours des peines passées ? Cela doit être doux, là-haut, dans le bleu... mais nous devons y pleurer des larmes de sang, puisque la grâce divine nous accorde la connaissance du cœur humain... Ah ! le beau cadeau ! Lire dans l'âme de ceux que nous aimions dans l'âme du fils, de l'amante ! Connaître leurs pensées, leurs petitesses et leurs fourberies... Entendre ce qu'ils disent de nous, qu'ils ont perdu, de nous, qui les aimions... Pitié pour les pauvres bienheureux : ils ont perdu l'ignorance ! *(Une pause.)* Que disions-nous ? Ah ! l'heure présente ! J'en veux jouir aussi, moi ! Les entendez-vous rire ? Ecoutez ! Ils s'amusent, ils rient, ils savent rire ! Je veux rire aussi ! Je veux rire ! Quoi ! Pourquoi me regarder ainsi ? Je suis gaie, seulement, d'une gaité! d'une gaité !.. Ah ! il est réjouissant, notre rôle de réclame d'étalage ! Mais à la longue, il fatigue aussi. Flirter pour son propre compte, dites donc ! Cela doit être bien amusant ! *(Bruit de voix rapprochées.)* Ils rentrent. Cela n'a pas été long. Les charmes du café-concert dament le pion aux plaisirs de la table... Le triomphe de l'intellectualité ! C'est la voix d'Yvonne qui pérore... Les devoirs sacrés de la mère et de l'épouse... Bonne âme ! De la femme de devoir. Seigneur,

délivrez-nous ! Vous avez entendu, tout à l'heure ? Aussi mal troussé que banalement perfide, le petit reportage... Je ferais mieux, dans le genre !

SCÈNE XI.

Les mêmes, Luce et Eyle, *paraissant en courant, puis, à distance*, Mme d'Eyle, Leloir, Yvonne, Hoche et Arches. Raymonde *tapote une valse, debout au piano. Le domestique apporte le café à droite ; on se groupe autour du plateau.*

Hoche. — Ah ! voilà Cendrillon !

Leloir, *pointu*. — Et son prince Charmant !

Raymonde. — Et sa pantoufle ! *(Elle la lui jette d'un revers de pied. Les dames se retournent, lorgnon à l'œil.)*

Eyle. — A merveille ! C'est un début, cela nous promet du plaisir. Marianne, tâchez donc de la tenir en bride !

Mme d'Eyle. — Mon Dieu, vous la laissez faire... Raymonde, veux-tu te tenir ? Quelle enfant cela fait ! *(Elle sert le café en haussant les épaules.)*

Yvonne. — C'est bien cela : Raymonde est si enfant, si gamine... si innocente ! Ça la caractérise.

Raymonde. — Ne me bombardez pas ainsi de compliments, Yvonne... Laissez ce soin à votre mari : je lui octroie ce privilège.

Luce, *refusant une tasse*. — Oh ! non : mes nerfs ! Pas de café noir... Il paraît que je deviens méchante, alors... je réserve cela pour l'intimité... Un canard seulement... Baron, permettez-vous ? *(Elle trempe du sucre dans la tasse d'Eyle. Adossée à la cheminée, tandis que Leloir la rechausse, Raymonde pousse un éclat de rire.)*

Eyle, *pincé*. — Raymonde, sois moins bruyante, je te prie.

Raymonde. — Mon Dieu, vous êtes plaisants, parfois... Je suis au Guignol, moi... Je ris en badaude, et je m'amuse, je me pâme... Je juge la vie drôle, y trouvez-vous a redire, mon père ? *(Un petit froid.)*

Eyle. — Garde, nous t'en prions, tes professions de foi pour une prochaine occasion.

Raymonde. — De foi ! Quelqu'un n'a-t-il pas parlé de foi ? De foi, la belle farce... Mais, nous autres, nous n'avons de foi en rien... Et nous n'aimons personne... que nous... Nous

sommes perverses et cruelles... Nous trompons les autres pour le plaisir, la volupté de mentir... Nous jouons notre rôle au Guignol : les martyres, les grandes amoureuses, voire même les honnêtes femmes... Pas vrai, Yvonne?

EYLE, *toussotant*. — Arches, venez-vous fumer?

RAYMONDE. — Mais non, mais non, mon petit Arches, vous allez rester, au contraire : faites-moi la cour. Ça m'amuse.

HOCHE. — Neuf heures et demie ! Nous manquerons l'entrée de Lolotte ! Dépêchons !

LUCE. — Bon sang ! Est-il assommant, ce pauvre être, avec ses Bouffes... Je digère, moi, voilà. Donnez-moi du feu plutôt et laissez-nous tranquilles ! Breuil? Où est Breuil? Votre briquet, mon cher ! Où a-t-il donc les esprits, ce soir?...

EYLE, *accourant*. — Ah ! chère madame, permettez-moi... Vous transmettre un peu de chaleur, mettre à votre cendre froide une étincelle : je veux être ce mortel-là !

YVONNE, *à Mme d'Eyle*. — Que raconte-t-on, vraiment, quand on assure que votre mari n'est heureux que hors de chez lui ? Voyez-le donc près de Luce : gai, aux petits soins... le véritable homme d'intérieur.

Mme D'EYLE, *riant*. — C'est parfait ; qu'il s'amuse! Une perle de mari ! Jamais je ne l'ai sur les bras, et quand cela arrive, il a toujours quelque chose à se faire pardonner, alors il est aimable, galant comme au jour de ses noces... Nous vivons une perpétuelle lune de miel, ma chère ! C'est l'entente parfaite... et la tranquillité.

LELOIR, *qui fume sur le devant de la scène, avec Hoche et Breuil*. — Epatante, la demoiselle : une panthère enchaînée... Quelles épées dans les yeux, mazette ! Si j'étais Duvernay, je resterais caché.....

HOCHE, *avec un rire gras*. — Une cachette avec ce fin morceau de Fina : pas à plaindre ! Mais un caractère, la mâtine ! des yeux d'ogresse ! Elle le bat, dit-on. Il en tenait ferme pour la belle Raymonde, vous savez. D'où une scène de ménage... des portefaix, mon cher ! Il a cédé, battu et content, et Arches prétend les avoir vus filant pour le Midi, lui l'oreille en sang et un bandeau sur l'œil !

BREUIL. — Un triste sire. On ne se laisse pas ficeler comme un pantin. La liberté dans l'amour !

LELOIR. — Toi, on te connaît : la sensation, c'est ton culte. Il y a la routine, pourtant... puis aussi, il y a le devoir.

Breuil. — Qu'est-ce que ce mot-là?

Leloir. — Ce qui retient, au foyer de l'épouse vieillie, le mari en mal de liberté.....

Breuil. — Hé ! réservez donc vos sermonnages pour notre hôte.

Hoche. — Parfaits, *by Jove !* les cigares de ce cher baron ! Un goût, un fumet !...

Leloir. — On ferme les yeux sur les dispensateurs de pareils havanes, mon petit. Retiens ça : c'est le code.

Breuil, *énervé.* — Voyez donc cet imbécile d'Arches faisant le joli cœur : croit-il enthousiasmer Mlle d'Eyle? Se gobe-t-il ! Et de rire par-ci ! et de chuchoter par-là ! Et des secrets, et des tuyaux ! Ah ça ! vont-ils finir?

Leloir. — Arches a du nez : c'est le moment de poser sa candidature.

Breuil. — Ne partira-t-on pas? Dites donc, Hoche, et votre commère ! Elle vous tirera les oreilles, si vous faites le lambin.

Hoche. — C'est, parbleu ! vrai. *(Il va à droite.) Time up !* Dépêchons ! dépêchons !

Mme d'Eyle, *courant à Raymonde.* — Minette, cette excellente Miss Neady ne va pas tarder... Une bonne petite soirée à vous deux... Arches, vous direz à Gustave de monter le thé à Raymonde, voulez-vous?.....

Raymonde. — Du tout, du tout. Ne vous mettez pas en peine... J'en serai, moi, de la partie fine.

Mme d'Eyle, *riant.* — Oui-da ! Vous entendez, mon ami : votre fille !

Eyle, *s'avançant, bourru.* — Allons, Raymonde !

Raymonde. — Quoi? Qu'est-ce? Faut-il le redire? J'en suis ! J'entre au Guignol... A moi, maintenant, la mascarade ! Venez, Monsieur Leloir..., votre bras !

Mme d'Eyle, *à son mari, en aparté.* — Elle est folle ! Si elle va se mettre au travers de notre vie !.....

Eyle, *à Raymonde, dans un souffle brutal.* — Ah ça ! vous êtes donc grise ! Je vous commande de vous taire !

Raymonde, *dédaigneuse, haussant les épaules.* — Toi, laisse-moi donc... *(Un regard à Luce.)* C'est plus sage.

Eyle. — Raymonde, vous mériteriez... N'aura-t-on jamais la paix ? Je m'en lave les mains, moi. Allez au diable, si vous y tenez.

(Il tourne sur ses talons.)

Mme d'Eyle. — Ah ! mon Dieu ! Cette enfant-là me donnera des cheveux blancs... Vit-on jamais pauvre vieille mère aussi à plaindre? Voyons, Minette, voyons... tu vas faire jaser... Ma petite chatte, tu restes, pas? Un gentil quatre-mains avec Miss Neady. Tu verras comme ce sera amusant !

Raymonde. — J'irai avec vous, mes chers parents. La petite chatte a assez dormi... Elle est réveillée, cette fois ! *(Elle fait claquer ses doigts.)* Venez, Leloir !

Mme d'Eyle. — Tu m'éreintes... Vrai, je suis brisée : je n'ai plus les forces, ni l'âge, de lutter ainsi... Vous avez vu, Leloir, nous avons fait notre devoir de parents... Allons, va t'apprêter ! Raymonde me fera mourir, vous verrez. Mon bon Leloir, vous veillerez, hein ! à ce que Hoche ne soit pas trop rat ce soir, s'il offre à souper... Moi, j'ai besoin de stimulants ! Vite, ma pelisse !

(Sur le palier, les domestiques ont apporté les manteaux. Durant la fin de scène, c'est un va-et-vient devant la porte ouverte: les dames s'emmitouflent.)

Breuil, *allant brusquement à Raymonde.* — Ah ! que vous êtes exquise et fascinante... Vous me semblez quelque créature de rêve, bizarre et dangereuse... Dites, laissez-moi être près de vous, parfois... vous regarder seulement... n'être que le loqueteux, vous savez : altéré et heureux !

Raymonde, *à mi-voix.* — Vous avez, quand vous parlez ainsi, un flux et un reflux dans les yeux... C'est curieux... ils ont l'attirance traîtresse de l'eau... Allons, laissez-moi, enfant... Ne me suivez pas ainsi !

Breuil. — Je demande en grâce : comme les autres, seulement... dans votre sillon !

Raymonde, *nerveuse.* — Pas vous, Monsieur de Breuil, pas vous ! Laissez-moi passer.

Breuil. — Ah ! Tout pour les autres, et rien pour moi !

Leloir, *qui s'est approché avec une pelisse.* — Daignerez-vous, Mademoiselle?

Arches, *tenant la dentelle.* — Accepterez-vous une aide? Bien respectueuse !

Raymonde. — Les capuchons sont-ils relevés? On est prêt?

Leloir. — On vous attend. Je vous attends, les deux bras grands ouverts! *(Il tend la pelisse.)*

Luce *(de la porte.)* — Viendras-tu, flâneuse?

Raymonde. — Je te suis... à la dérive! *(Haussant les épaules)* Ecartons les choses noires. *(Elle s'enveloppe. A Arches.)* Vous, mes lorgnettes! *(A Leloir.)* Vous, mon éventail.

(Ils sortent. En bas, sur l'escalier, la voix de Luce entonne : « En avant, Fanfan la Tulipe! »)

ACTE DEUXIÈME

La terrasse d'un club de tennis. Au travers des arceaux de feuillage, au fond et à droite, on aperçoit les pelouses. A gauche, de grandes portes ouvertes sur le tea-room et les vestiaires. L'heure du thé. Petites tables servies. A droite, au premier plan, groupe de fauteuils de rotin.

SCÈNE I.

LELOIR, *en « flanels », s'allonge dans un rocking-chair, la cigarette aux lèvres.* BREUIL, *debout, déchiquette nerveusement le dossier d'un fauteuil.*

BREUIL. — C'est un scandale, vous dis-je. Un scandale ! Hier, elle s'est enfermée trois heures avec Aert, le violoniste. Mademoiselle déchiffrait du Debussy... Elle affiche partout ce cabotin à la triste figure !

LELOIR. — Ce que j'aime en elle, c'est son éclectisme... Elle a un palais friand et aime la cuisine variée. Si je ne me trompe, le romantique Aert suit le Brésilien à la bague de diamant... Ce n'est que du flirt, mais un flirt appuyé !

BREUIL. — A l'Hippique, entre-temps, elle s'est ornée, les cinq jours, de Thomas Sawer, l'Américain du « Metropolitan »... un taré, presque un filou !

LELOIR. — Tu vois : il lui faut des sauces différentes... la poivrade, après la béchamel... Il n'y a que moi : je vais toujours : c'est comme qui dirait un plat de fond...

BREUIL. — Aujourd'hui, ce seront les symphonies de Strauss... Je gage qu'elle se perd encore dans les déluges de dissonances... Un scandale ! Qu'inventera-t-elle ensuite?

LELOIR. — De fait, elle semble rouler prestement à la dégringolade... son langage, ses gestes, cela s'affirme, pardieu ! Du noir aux yeux, du rouge aux lèvres... et, avant de mourir, sa beauté jette ses derniers rayons. Les femmes commencent à lui tourner le dos, paraît-il. Yvonne, elle, se borne à lui faire du nez et du lorgnon : crainte de perdre le bridge des Eyle, je crois... Alors, c'est la musique à présent? Tout le Conservatoire y passera ! Pauvre Raymonde !

Breuil. — Il vous plait de vous apitoyer ! Moi, ce spectacle me révolte... Une femme du monde, une jeune fille...

Leloir. — Il te révolte et t'attire : tu t'affoles à cette fébrilité de femme qui souffre et perd pied. Tu as l'âme perverse, mon petit.

Breuil, *bas et pressé.* — Ah ! elle est étrangement charmeuse, avec son sourire palpitant et ses yeux d'angoisse... Mais non ! Elle ne m'attire pas ! ses manières et ses succès m'écartent et me font horreur !

Leloir. — Regarde-toi ! Elle s'est emparée de tes nerfs, de ton cerveau... Ta tête seule est en mouvement... Tu vibres !... Ecoute un conseil de vieux, mon cher : reprends-toi !

Breuil, *de plus en plus nerveux.* — Elle a pour tous des yeux et des sourires ; moi seul suis écarté. Je regarde de loin. Son maintien à mon égard outre la désinvolture jusqu'à la charge ! Suis-je donc un collégien, un valet ? Oui. Je l'avoue. J'en souffre. Je me ronge ! Je me ruine les nerfs et la santé !

Leloir. — Pauvre sot !

Breuil. — Sot, si vous voulez ! Vous parlez en préféré, en choisi, en cavalier servant !.....

Leloir, *insistant.* — J'ai dit : pauvre sot ! Mets donc tes lunettes !... Ah ! le petit Breuil a de beaux yeux, une voix de femme... et une âme d'aujourd'hui, une âme brutale de faible : ces dames y trouvent, paraît-il, une saveur spéciale, comme à ces bonbons givrés de sucre rose, qui leur arrachent le palais... Raymonde te refuse son sourire, te marchande ses yeux... elle t'écarte, dis-tu?... Elle te fait. Le péril d'aimer rend lâche...

Breuil, *sans l'écouter.* — Ah ! hier encore, quand j'y repense... Vous savez, c'était chez Hoche, au dîner... J'étais près d'elle... elle parlait avec fièvre à Lornay, son voisin de droite : et pour moi, il y avait son coude insolent, appuyé à la nappe, et son épaule détournée, sa nuque, provocante comme une moquerie... et parfois, ses yeux, qu'elle me jetait et me retirait, comme si je la brûlais... Ah ! non ! Ah ! non ! Cela ne durera plus ainsi ! Cela ne peut plus être... Cela ne sera plus!...

Leloir. — Voilà !... Regarde-toi ! Mais regarde-toi donc ! Tu te consumes, et ta tête maudite s'exalte... Que veux-tu faire?

Breuil, *éclatant.* — Faire ? Que voulez-vous que je fasse ! Voilà, vous dis-je, où j'en suis. Il n'y a pas d'issue, pas de

moyen... Qu'avez-vous à hausser les épaules? Il faut que je me morfonde, et que je me consume, et que je me dessèche... C'est mon lot. Ah ! morbleu ! C'est à se faire sauter la cervelle !

Leloir, *ironique.* — Mais, mon très cher... au lieu de mourir... il y a une issue très simple : épouse-la !

(Un moment de silence.)

Breuil. — Mon cher... d'abord, je ne peux pas. Je n'ai pas les louis. On ne va pas s'embarquer vers la faim et la soif, n'est-ce pas?

Leloir, *toujours narquois.* — Evidemment. La poésie ne doit pas étouffer le sens pratique... et un peu de confiture ne gâte rien au pain quotidien... Gratte-toi l'âme de platoniques regrets, si cela te chante, mon garçon ! et ne te plains pas.

Breuil, *cherchant d'abord ses mots et s'échauffant ensuite.* — Et puis... elle aussi... elle aime le luxe... elle en vit... elle est faite pour lui, lui pour elle : elle s'y est épanouie, elle est sa fleur vivante ! Non, elle ne voudrait pas ! Elle rirait, vous dis-je ! elle se gausserait de ce présomptueux petit Breuil... Ah ! vous me donnez-là des idées absurdes, vous le voyez bien ! C'est impossible ! impossible ! Il faut que je reste ainsi, à me morfondre, à me ronger !

(Froufrous de robes et éclats de rire, à droite.)

SCÈNE II.

Les mêmes, *puis* Luce, *un peu échevelée, entre en causant, suivie d'*Yvonne *et d'*Arches, *qui porte les raquettes. Ils s'asseyent tous à gauche, à une table.*

Luce. — C'est gai, ça, hein ! Et il est brillant, ici, le sexe fort... Ça se croit puissant, invincible, et ça se fait faire *love-game* comme un poupon... Ah ! Leloir ! vous êtes là, les flemmards ! Je vous présente Arches... champion de la journée !... Bonjour, Mademoiselle Breuil... Comment vont les petites névroses?

Breuil, *agacé.* — Les névroses? Un luxe, Madame, qui n'est pas à ma portée. Mademoiselle Breuil doit se borner au rôle de petit nègre que vous avez toutes la bonté de lui conserver. Pas de cœur, pas de nerfs, pas de tristesses... Les petits nègres ne peuvent pas se payer des névroses.

Luce. — Il est grinchu, croyez-vous ! Le vague à l'âme

lui précise l'humeur... pauv' petit ! C'est qu'il est blanc comme un pierrot ! Qu'on l'installe : un coussin ici, et puis un autre, et puis un autre... je bordais ma poupée comme cela ! Tenez, encore un, pour la tête... Est-ce amusant de lui faire faire dodo !

BREUIL *se laissant faire.* — Non, pas celui-là... Ainsi : dans la nuque... *(Il se carre.)* Ah ! vous avez tort de me soigner, allez. Le plus tôt je tirerai ma révérence, le mieux. Je ne donne pas un liard de la vie.

YVONNE, *se récriant.* — Oh ! oh ! les méchantes idées noires... il faut les soigner : l'altitude, l'hydrothérapie... Encore ces palpitations? Votre pouls... je suis un peu médecin, moi, par principe.

BREUIL, *boudeur.* — C'est du repos qu'il me faut... trop de sollicitude.....

ARCHES. — Il va se plaindre !

LUCE. — Chut ! ne le brusquez pas ainsi... cela l'énerve. Le pauvre petit valet de cœur ! Soignez-vous pour vos amies. Qui ferait mes courses et porterait mes manteaux? Vous êtes indispensable.

BREUIL. — Le désintéressement de vos soins me touche.....

LUCE. — Il est si gentil quand il est grognon... Pst ! ici ! du thé, n'est-ce pas? Le club se fend aujourd'hui de glaces aux fraises.

YVONNE. — Peux pas, à cause de l'estomac. Du reste, il faut que je parte : mes grands m'attendent : je les fais répéter, oui, les racines grecques... il faut que Clairette sache parler français... Puis, des cartes à porter *(à Leloir)* pour vous, mon ami. Les relations, c'est nécessaire en politique.

LELOIR, *riant aux éclats.* — En politique ! Maïeur de village, mes amis, quelle dignité !

YVONNE. — On commence ainsi. Thyrry-Brissac, le ministre, a été maïeur...

LELOIR, *confidentiel.* — Thyrry-Brissac, le ministre, aimait la soupe aux choux : je l'aime aussi. C'est un commencement : je serai ministre !

YVONNE. — Plaisantez. Il y a ceux qui parlent : c'est vous. Ceux qui agissent : c'est moi ! Je pars. Deux heures de correspondance, un comité de charité... N'oubliez pas que nous dînons chez les Requeville... Oui, une tasse de thé noir... pas de sucre, merci.

Arches, *admiratif.* — C'est beau, ces épouses actives et vigilantes... La femme forte des Ecritures : j'aime cela, moi.

Luce, *riant.* — Ha ! ha ! voyez sa tête, à ce pauvre Leloir... jamais contents, ces maris ! Le mien se plaint aussi, pensez donc !

Yvonne. — Ici bas, pas de gratitude, pas de récolte. La tâche ardue, les yeux au but : voilà la vie.

Breuil, *avec mépris.* — La vie ! Une duperie.

Leloir, *à Yvonne.* — Il n'est pas l'heure du grec?

Luce. — Une tâche dans l'existence ! J'ai la mienne, moi : mon mari gagne beaucoup d'argent ; eh bien ! je fais de mon mieux pour le dépenser... Soit dit modestement, je crois que j'y arrive.

Arches. — On m'a dit que Hoche venait encore de monter une affaire superbe... C'est un tuyau que j'ai.

Leloir. — Ah ! oui ! Le *Journal des cuisinières*... Elles ont très bien mordu, paraît-il, aux valeurs recommandées là-dedans... Elles ont bu quelques bouillons, mais quelle vétille !

Luce, *étourdiment.* — Des bouillons ! c'est justice : elles en préparent tant pour les autres, les pauvres filles !

Leloir. — On n'a pas le cœur plus tendre.

Arches. — Hoche a trop de veine... le sceptre dans la grosse finance, la plus jolie femme du monde, le meilleur cuisinier... et, quant à son écurie de courses, il n'a eu de paix qu'en la voyant classer numéro un !

Luce. — Numéro deux ! Il en ronge son frein, ce pauvre Adhémar, mais, il n'y a pas à dire, Duvernay tient la tête. Son *Margery Daw* vient encore de décrocher le Grand Prix... Il doit les truquer, ses bêtes : ça devient déshonorant !

Arches. — Peuh ! Duvernay a de beaux chevaux, mais il n'a que cela, lui... Vrai, on mange très mal chez lui, en ces derniers temps... et puis *(saluant)*, quant à la femme, jamais il ne pourra entrer en compétition avec mon ami Hoche...

Yvonne. — Mon Dieu, c'est qu'il n'essaye pas...

Arches. — Cependant, imaginez-vous... Ceci est un tuyau... On m'a dit que depuis la mort de sa maman, il songe sérieusement à épouser la belle Raymonde !

Breuil, *sursautant.* — Ah ! par exemple, quelle folie ! Quel conte bleu ! Pauvre homme... Tu lui en veux, pour le calomnier ainsi !

LUCE. — Des tuyaux, ça ! Ça court les rues... Fina, décidément, lui coûtait trop cher... Il se mariera par économie.

BREUIL. — Un joli calcul... s'échouer sur Scylla pour éviter Charybde...

LELOIR. — Vous sentez, ce bon Duvernay a eu des rhumatismes, sa cuisinière lui a manqué un dîner... Bigre ! ce sont des choses qui font réfléchir un homme...*(Breuil jette ses coussins et se lève avec humeur.)*

LUCE. — Eh bien, Breuil, où courez-vous ? Et votre thé ? Vous ne venez pas aux petits gâteaux ?

BREUIL. — Donnez ma part à votre griffon, madame, je la lui cède en frère... *(Il sort.)*

SCÈNE III.

LES MÊMES, *sans Breuil.*

LUCE, *riant.* — Il est délicieux !

YVONNE. — Le pauvre enfant. C'est un sensitif, un délicat... Des nerfs de femme.

LELOIR. — Il faudra le mettre dans du coton. *(Bruit d'automobile qui s'arrête.)*

LUCE. — Tiens, un auto... Ce doit être Duvernay. Précisément : un scaphandrier... c'est lui ! Il y a une dame, voyez. Veut-il nous présenter Fina ? *(Ils regardent tous à travers les vignes folles qui voilent le fond de la terrasse.)*

ARCHES, *excité.* — Leloir, mon bon, c'est Raymonde d'Eyle ! Un tête-à-tête dans la vingt-chevaux... Ma parole, on se lance ! *(Petite effervescence.)*

YVONNE. — C'est scandaleux ! Où est sa mère ?

LUCE. — Marianne choisit ses toilettes de bain de mer, ma chère, pour se distraire d'avoir une pareille fille !...

ARCHES. — Ah ! cette fois, c'est l'Amérique tout droit, cette entrée... Le flirt *ad libitum !* Que vont-ils dire au cercle quand ils sauront !... Leloir, ne va pas me faucher l'herbe sous le pied... C'est moi qui raconterai !

LELOIR. — Va donc, vieille femme ! Je ne concours pas dans la course aux potins, moi.

SCÈNE IV.

Les mêmes, Raymonde *apparaît, suivie de* Duvernay, *qui porte son ombrelle et sa raquette. Elle a un air las et s'avance en se traînant, les yeux hardis et vagues, comme si l'âme en était absente.*

Raymonde. — Ah ! misère ! *(Elle se laisse tomber sur une chaise.)* Thé et biscuits, vous autres ? Et vous, glaces aux fruits ? Ça m'écœure, ces affaires-là... Leloir, vous me demanderez un verre d'eau... et du pain. Bonjour... Oui, je suis venue seule, et puis? Monsieur Duvernay m'a cueillie à l'entrée du Bois. Il me chaperonne : c'est vieux, c'est respectable, un peu chauve... Quoi ? Et puis, alors, je m'en fiche, vous savez. Je voulais vous amener Aert, mais il ne pouvait pas venir... Il répète à l'Opéra.

Duvernay *(a salué les dames : un homme taillé en lutteur, puant le chic pesant)*. — Mademoiselle d'Eyle me comble.

Raymonde. — Mais non, mais non. Vous vous vantez. Je vous emploie comme utilité locomotrice, puis je vous oublie : je ne vous comble pas.

Yvonne, *pincée.* — Moi, il faut que je parte.

Leloir. — Oh !... Que l'acte n'accompagne-t-il le verbe !

Yvonne. — Du reste, la besogne vous attend, vous aussi. Votre discours à terminer... je l'ai revu. Acte de présence à la séance inaugurale des « Membres transis »... Valmont y sera : très influent. Huit heures, chez les Roqueville... Soyez prêt. Ah ! votre visite chez Briaire... Adieu. *(Elle sort.)*

SCÈNE V.

Les mêmes, *moins* Yvonne.

Leloir, *écrasé.* — Une femme modèle, un trésor, ma femme !

Luce. — Elle vous fera ministre, si vous vous laissez faire.

Raymonde. — Il ne se laissera pas faire, soyez tranquille.

Leloir, *vexé.* — Est-ce une aménité ?

Raymonde. — Plait-il? Non. Une constatation. Vous ne jouez donc pas, vous autres ? Allez donc vous jeter des petites balles, puisque vous êtes ici pour cela.

LUCE. — Y viens-tu pour te croiser les bras, toi ?

RAYMONDE. — Moi, je viens ici pour me faire faire la cour... comme partout ailleurs. N'est-ce pas, Leloir? Monsieur Duvernay, ouvrez-moi mon parasol... vous pouvez le tenir... un peu à gauche, ainsi.

LUCE, *à Arches.* — C'est un congé. Allons retrouver Breuil... Venez-vous, Leloir ?

RAYMONDE, *s'éventant.* — Vous pouvez rester, cependant. Vous ne me gênez pas... Je vous tolère aujourd'hui.

LELOIR. — Merci. Le rôle de la troisième des couvents de jeunes filles... Pas de charme ! *(Ils sortent.)*

SCÈNE VI.

RAYMONDE, DUVERNAY, *puis* BREUIL.

RAYMONDE, *lasse.* — Commençons. Vous me voyez prête à la subir, cette cour... Je suis venue pour cela. C'est rudement fatigant, je vous jure. Mais commencez, j'écouterai.

DUVERNAY. — Vous n'avez pas été gentille, là, tout à l'heure. Non, pas gentille.

RAYMONDE. — Tout à l'heure ? Vous croyez que je pense encore au « tout-à-l'heure », moi ?

DUVERNAY. — Pourquoi voulez-vous être méchante avec moi ? Cela n'est pas gentil.

RAYMONDE. — Et ce qui est gentil n'est pas méchant. C'est très intéressant, ce discours-là ! Penchez le parasol... Vous savez, il sert à parer du soleil... Aviez-vous déjà pensé à cela ?

DUVERNAY. — Vous voulez me faire enrager, n'est-ce pas ? Les femmes, elles aiment faire enrager les pauvres hommes.

RAYMONDE. — Epargnez-moi vos théories sur les femmes. Je n'aime pas les romans. Et puis, des romans de vous, cela ne doit pas être pour les jeunes filles.

DUVERNAY, *riant.* — Ha ! ha ! ha ! Vous êtes drôle. Je ne sais pas pourquoi vous me plaisez autant. Vous me plaisez beaucoup. Je vous trouve une femme épatante.

RAYMONDE. — Mille grâces. Vos bontés me pénètrent !

DUVERNAY. — Oui. Je veux vous expliquer cela. Je sais bien que vous ne le croirez pas. Mais je suis pris. Oh ! ça, positivement, je suis pris. Je n'ai jamais été pris comme cela. Alors, j'aime mieux vous le dire.

RAYMONDE. — Hâtez-vous, alors... Je compte dix : que cela soit terminé ! *(Breuil apparaît, l'air affolé, pâle, feignant de chercher quelque chose.)* Ah ! Monsieur de Breuil ! *(Nerveuse.)* Venez. Mieux vaut encore la troisième des couvents... Ah çà ! vous avez des airs de papier mâché !... On vous ramasserait à la cuiller !

BREUIL. — Excusez-moi... Je cherchais... Je venais voir si, par hasard... On ne m'avait pas dit que vous étiez ici, alors... Bonjour, Duvernay. Là-bas... Ils vous appelaient, je crois... Mais pardon... je vous dérange, peut-être... N'est-ce pas ?

DUVERNAY. — Oui. Beaucoup. Je voudrais bien que vous retourniez au jeu.

RAYMONDE. — Et moi, je dis : restez ! *(A Duvernay)* Il faut apprendre les belles manières, mon ami... Ajoutées à cette franchise vraiment charmante, elles feront de vous un être exquis. Mettez-vous là, Monsieur de Breuil. Nous disions des choses régence... la fine fleur du marivaudage...

DUVERNAY. — Je voulais vous parler. C'était sérieux, je vous en donne ma parole, très sérieux.

BREUIL, *exsangue.* — Je m'en vais.

RAYMONDE. — Du tout. Restez-là. Monsieur Duvernay, en vérité, vous êtes plein d'imprévu, mais épargnez-nous, de grâce ! Les meilleures choses lassent. La déclaration à jet continu, cela... prenez donc un brevet !

DUVERNAY. — Vous ne m'avez pas compris. Il faut seulement que je m'explique. Alors, cela ira tout seul ! N'est-ce pas, il s'agit seulement de s'entendre ?

BREUIL. — Je vous jure... On vous appelle ! Mademoiselle, écoutez-moi donc : on l'appelle, je le sais...

RAYMONDE, *subitement douce, inquiète.* — Qu'avez-vous donc ? Vous n'allez pas tomber malade, n'est-ce pas ?

BREUIL, *impatient.* — Rien ; que voulez-vous que j'aie ? Mais j'entends crier... Cela m'énerve.

RAYMONDE, *à Duvernay.* — Ah ! cette fois, cher monsieur, j'ai bien entendu : on vous appelait ! La voix de Madame Hoche. Cette femme-là vous adore, ma parole... *(Elle le désigne ironique)* Vous savez, on se l'arrache !

DUVERNAY. — Je vois bien que votre volonté décide que je parte. Les femmes sont comme ça : quand elles veulent qu'on s'en aille, elles vous couvrent de fleurs !

RAYMONDE. — En a-t-il de l'expérience !.. Elles l'ont voulu souvent.

DUVERNAY. — Mais, moi, je suis fait ainsi : quand on veut que je parte, j'aime rester.

RAYMONDE. — Toute la psychologie de l'être humain, cela. Allons, prenez les raquettes et choisissez-moi un « court » sans soleil... Je vous suivrai. Allez.

DUVERNAY, *se levant*. — A condition d'être votre partenaire... Sans cela, pas la peine de se donner chaud ! *(Il sort.)*

SCÈNE VII.

RAYMONDE, BREUIL.

BREUIL, *levé, au comble de l'exaltation*. — Ah ! c'est fini ! C'est fini, vous dis-je. Ah ! mon Dieu ! j'en mourrai... Oui, j'ai l'air d'un fou... Vous m'avez pris en pitié pour une fois ! Un moment de plus de cette damnation, et je perdais la tête complètement !

RAYMONDE, *fébrile*. — Ha ! ha ! ha ! qu'il est drôle ! Et c'est pour me dire cela que vous me retenez ?.. Je vous trouve risible au dernier point, sachez-le : oui, vous avez une tête de croque-mort... Adieu, Monsieur de Breuil, je rejoins les autres... Composez donc votre épitaphe... Quand je serai morte, je vous commanderai la mienne. Adieu.

BREUIL. — Deux mots ! Me permettez-vous deux mots ? Restez un instant. Mais comprenez : je vous ai un peu à moi... Vais-je vous laisser partir ainsi — à jamais ? Quand j'ai vos yeux, un peu de votre pensée à moi, à moi, pour une fois !

RAYMONDE. — Vous avez dit deux mots... court et bon : pas un sermon, alors ?

BREUIL. — Restez. Il faut que je vous dise. Il y a que je n'en peux plus... Je ne peux plus vous voir sous les yeux des autres, dans l'atmosphère abominable de leurs galanteries... Tout à l'heure, quand ce brutal était avec vous, c'est comme un démoniaque que je suis accouru : toute la puissance de ma raison n'aurait pu me retenir... Il fallait arrêter sa parole, détourner de vous son regard... Ah ! mais ne le voyez-vous pas ? Je suis à bout de forces !

RAYMONDE. — Ah çà ! que voulez-vous que j'y fasse ? Que me font vos forces, Monsieur ? Vous êtes plaisant. Croyez-vous mes oreilles à la merci de vos étranges discours ?... Et c'est très drôle, vraiment ! *(Elle rit par éclats.)*

BREUIL. — Pardonnez-moi. Cette fois, vous ne briserez pas.

Pourquoi ne vous aurais-je pas aussi un peu à moi ? Suis-je donc trop pauvre, même pour vous regarder ? Je vous dirai. Voilà six mois que votre beauté me nargue et me rend fou ; tout ce que vous dites m'est entré là, dans le cœur ; ce qui est vous, votre être tout entier s'est gravé en obsédante vision dans mes yeux... Je n'en peux plus. Ah ! je le sais, je n'ébranlerai pas la porte du bonheur, et l'avenir est fermé à deux verrous, mais laissez-moi crier et me débattre contre l'injustice du sort! Je serai là, les poings liés, quand vous passerez au bras, des autres, sous tous les yeux, j'entendrai les murmures et les mots... Un Duvernay, fatigué de vice, après vous avoir prise et lâchée comme l'enfant son jouet, vous fera la honte de vous épouser...

Raymonde. — Taisez-vous. Vous remuez une lie que vous faites plus épaisse encore. Oui, je suis tombée à mes yeux si bas qu'il m'est une volupté de me dégrader; ma dignité humiliée s'exalte à se meurtrir. C'est moi qui ai tendu à nouveau la main à Duvernay ; j'ai accepté sa galanterie réchauffée... Vous avez raison, vous pouvez me parler sur ce ton. Cela fait si mal que la blessure morale, en saignant, me soulage...Ah ! c'est moi qui n'en puis plus... et je suis à ce point lasse que je ne veux même pas, pour échapper à cette vie, de ce mariage qui s'offre à moi. Voilà où j'en suis : le dégoût et la fatigue... Oh ! ce n'est pas par fierté... Ma sensibilité n'a plus le droit d'être fragile. Lui ou les autres, que m'importerait ? Allons, laissez-moi, enfant... C'est assez. Il faut me laisser... Pourquoi me faites-vous parler ? Allez-vous-en.

Breuil, *bas et pressant.* — Non, je ne partirai pas. Je vous parlerai, Raymonde. Laissez-moi... laissez-moi m'enivrer de vous..., de toi..., de tes yeux... Ta présence..., ta voix..., tes lèvres qui palpitent... M'entends-tu ? Me comprends-tu ? Je me meurs de toi !

Raymonde, *sans voix.* — Taisez-vous. O mon Dieu ! Ne pourrai-je le faire taire ? Ne vous en irez-vous pas ? Ah ! c'est mal ! Comme c'est mal.. Enfant... enfant ! Taisez-vous.

Breuil. — Je t'aime.

Raymonde. — Vous le croyez. Ce n'est qu'une illusion, un mirage, une erreur lointaine et cruelle... *(Elle cherche à s'éloigner.)* Et, croyez-moi, il en est encore temps : séparons-nous, allons chacun notre chemin. Retournons à nos vies, la mienne qui finit.., la vôtre qui commence... *(Elle lui prend les mains.)* Allez, et que l'amour de Raymonde vous suive et vous enveloppe. Je te bénis, petit. *(Les larmes jaillissent.)* Ah ! le beau

rêve d'une minute... L'impossible tenu un instant comme le rayon de tes yeux doux dans ma nuit... Va. Et dis-moi : merci !

BREUIL. — Regarde-moi... Est-ce possibe ? Ai-je bien compris? Si tu savais ce qui descend en moi en ce moment, ce qui m'étouffe et m'anéantit et m'embrase comme un feu... Tu m'aimes, est-il possible?

RAYMONDE. — Non ! cela n'est pas ! Je n'aime rien, ni personne ! Ah ! je t'en prie.... je t'en prie ! Ne prends pas mes yeux ainsi... Je suis sans forces contre toi, et la lutte me tue !

BREUIL. — Raymonde !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DUVERNAY. (RAYMONDE, *avec un cri de délivrance, se jette vers lui.)*

RAYMONDE. — Ah ! Monsieur Duvernay ! Venez ! Restez ici...

DUVERNAY. — Pourquoi vous faites-vous désirer ainsi ? C'est pour me taquiner, bien sûr. Les femmes qui ne sont pas coquettes, je ne les aime pas, moi : je suis comme cela ! Alors, j'aime mieux ne pas me fâcher... C'est cela qui me plait en vous... Oui ! vous n'avez cure de votre monde... Cela me plait énormément.

BREUIL, *bas.* — Faites-le taire.

RAYMONDE, *à Duvernay.* — Restez. Mettez-vous là. Ne partez pas, n'est-ce pas ? Je suis heureuse de vous voir... Et les autres, ne vont-ils pas venir ?

DUVERNAY. — Je me moque des autres. Vous savez bien que pour moi, les autres ne comptent pas.

BREUIL. — Faites-le taire ou je fais un éclat.

DUVERNAY. — On me met toujours les autres en travers... A la fin, ça m'obsède.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LUCE *entrant, suivie de* LETOIR, *et s'affalant à gauche.*

LUCE. — Ah ! Seigneur ! sont-ils mufles, ces Anglais ! Voila Johnson : il joue pour gagner, cet être-là... Ah ! mais non, alors,

moi, je n'en suis plus : contre une femme ! Si ce n'est pas révoltant ! Donnez-moi un sirop, Leloir.

RAYMONDE. — Je m'en vais. Luce, tu me verras aux courses, demain. Adieu.

DUVERNAY, *s'avançant.* — Montez dans ma machine. Je veux vous parler. Les femmes, ça ne comprend jamais à demi-mot... Alors, je vous expliquerai.

RAYMONDE, *le regardant dans les yeux.* — Oui. Et moi, je comprendrai. Venez.

BREUIL, *haletant.* — Mademoiselle ! Permettez-moi un mot. L'affaire d'un instant. *(Il l'attire sur le devant de la terrasse.)* Alors, comme cela, je vais vous perdre ? J'ai compris n'est-ce pas, vous allez l'épouser ? Vous ne ferez pas cela, Raymonde. Vous ne le ferez pas. Non, par le ciel ! vous ne le ferez pas !

RAYMONDE. — Et la raison ?

BREUIL. — La raison, c'est que je t'adore. La raison, c'est que tu m'aimes... La raison, c'est que je veux que tu sois ma femme ! Ah ! je te veux, Raymonde ! Ma femme... Ma femme, à moi... à moi !

RAYMONDE. — Tu ne sais ce que tu dis... Tu ne sais ce que tu me fais souffrir... Prends garde : ne me tente pas trop...

BREUIL. — Ah ! tes yeux sont déjà miens avant le oui de tes lèvres... Ne lutte pas : tu es déjà à moi !

RAYMONDE, *entraînée comme par un torrent auquel, brusquement, elle s'abandonne.* — A toi... à toi... ta femme... ta femme à toi... Mon ami... Mon ami... Merci. *(Ils restent silencieux, dans l'extase de la réalité soudaine.)*

LELOIR, *à Luce.* — Ce bon Duvernay restera le numéro un quant à l'écurie de courses... Mais rassurez-vous : mon ami Hoche n'aura pas de compétition quant à la femme... Ainsi tout le monde sera content.

LUCE. — Vous avez beaucoup d'esprit, mais je ne saisis pas.

LELOIR. — Je dis que Duvernay restera garçon.

DUVERNAY. — Mademoiselle d'Eyle ! Est-ce encore pour me taquiner ? Je vous attends.

RAYMONDE, *s'arrachant au rêve.* — Ah ! pardonnez-moi. Mais tenez, voilà : j'ai changé d'avis, je ne viendrai pas. *(Elle va à lui, souriante.)* N'expliquez-rien, croyez-moi... car cette fois-ci, je ne comprendrais pas !

SCÈNE X.

LES MÊMES, Mme D'EYLE.

Mme D'EYLE, *entrant en ouragan.* — Une aventure, voyez-vous ! C'est à pouffer de rire. Imaginez-vous : on m'a suivie, oui, depuis la porte de ma couturière...Oh ! mais j'ai eu toutes les peines du monde à me débarrasser du monsieur ! Je vous l'avoue : il m'a fait plaisir ; hein ! le beau flacon d'eau de Jouvence... Cela m'a enlevé des épaules le poids de vingt années...

LELOIR. — Mademoiselle d'Eyle devra vous chaperonner, Madame.

Mme D'EYLE, *riant.* — Mais oui, mais oui... Où en étais-je ? Ah ! je venais inviter pour ce soir, aux Tziganes... Ces soirées d'été sont mortelles ! Vous savez, mon cher Arches, vous me devez la revanche, au piquet ; demain, chez Yvonne, pas vrai ? Oh ! je vous paierai ma dette recta... quand j'aurai liquidé ma couturière !... Tiens, Raymonde, tu es ici ? Comment y es-tu venue ? Dépêche, il faut que je reparte.

LUCE. — Attendez donc, Marianne, nous vous servirons d'escorte... L'honneur de mon ami Eyle me tient au cœur. Je m'attife, là-bas, pendant que Monsieur Duvernay nous fait avancer son carrosse... Si, si, vous nous ramenez, mon cher ! Vous y tenez absolument ! *(Elle sort en riant.)*

DUVERNAY, *sortant par la droite.* — Epatantes, les femmes ! Elles vous endossent leurs désirs, et il faut encore leur faire risette...

SCÈNE XI.

Mme D'EYLE, RAYMONDE, BREUIL, *sur le devant de la scène.* LELOIR *fume une cigarette, appuyé aux balustres du fond.*

BREUIL, *à voix basse.* — Ainsi, vous m'aimiez... A moi !... à moi !.. Raymonde !... *(A lui-même.)* La belle Raymonde !...

RAYMONDE, *de même.* — Ta femme, ta servante..., mon ami !

Mme D'EYLE. — Mets-moi donc une épingle ici, ma petite chatte... Il me semble que je me déshabille... *(A Breuil)* Comment ça va-t-il, vous ? On ne vous voit plus... depuis trois jours !..

RAYMONDE. — Maman, embrasse-nous. *(Breuil, silencieusement, lui baise la main.)*

Mme d'Eyle. — Hein? Quoi? Vous embrasser? Vous êtes indécent, Breuil ! Que voulez-vous dire ?

Raymonde. — Maman ! Il m'aime... Il me prend, lui ! lui ! Regarde-le : il m'aime. Mon mari... mon mari.

Mme d'Eyle. — Mari ! *(Elle rit.)* Ah ! mon Dieu !.. Tu as dit : mari ! Un mari en bavette !...

Breuil, *baissant la tête.* — Madame... pardonnez-moi.

Mme d'Eyle. — C'est sérieux? Mari? Ils sont fous. Mari, vous? C'est un jeu, voyons! Vous vous moquez. Ma petite chatte, c'est un jeu !

Raymonde. — Un jeu de vie... Un jeu sérieux, n'est-ce pas? Un jeu de vie... *(Elle renverse la tête sur l'épaule de Breuil.)*

Breuil, *avec une griserie légère.* — Que j'ai rêvé le frôlement de tes cheveux !... Leur parfum, quand tu passais au loin, me semblait si violent et si doux... Il est insaisissable, maintenant, envolé...

Mme d'Eyle. — Ils sont fous. Ils sont fous à lier ! à mettre dans un cabanon ! Un mariage d'amour ! On laisse ça à nos grand'mères avec les cothurnes et les coiffures à la Titus... Vous voulez donc vous amuser à mourir de faim? Des goûts de fakirs... vous, des civilisés !..

Breuil, *balbutiant.* — Madame...

Mme d'Eyle. — La misère! Est-on pauvre, voyons ? S'amuse-t-on à être pauvre? Cela n'a pas le sens commun !

Breuil. — Madame...

Raymonde, *avec éclat.* — Pauvres ! Quel luxe ! Quelle nouveauté ! Quelle richesse !...

Mme d'Eyle. — Un nouveau joujou : l'idéal ! C'est bien de ton âge, les enfantillages d'après la trentaine...

Breuil. — Madame...

Mme d'Eyle. — Vous êtes fous, vous dis-je ! Tu pourras te tailler des robes d'indienne, toi, grande folle !... Une consolation : vous serez si pauvres que vous ne serez pas médiocres... C'est plus chic ! Vous vivrez au diable, à la campagne... Je te vois, élevant des poules et des lapins... Tu porteras des sabots, dis ? Ça aura un cachet d'enfer ! Un cochon aussi ! Il te faut un cochon ! *(Elle bat des mains.)* Ce sera original comme tout, un but d'excursion : nous viendrons tous déjeuner chez toi dans le mail de Hoche... Je ferai les omelettes ! Trianon !... Nous jouerons Trianon : Mon cher, mes compliments ! Très chic, très chic ! Un mariage *up-to-date*,[1] étonnant, ébouriffant !

Allons, embrassez-moi, votre pauvre vieille belle-mère... Mais vous me tenez, vous me tenez, et il faut encore que je passe chez la modiste... Vous êtes très gentils, tous deux... C'est ultra-moderne, ça : l'idylle ! C'est la mode de demain... *(Elle sort à gauche, appelant, tapant du pied.)* Luce, je vous attends!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *sans* Mme D'EYLE.

BREUIL, *lentement.* — Raymonde ! ce n'est pas vrai, nous ne vivrons pas ainsi ! Je veux votre grâce coûteuse, et vos doigts de princesse... Je te veux en dentelles, Monde chérie ! Tu es inutile et froide... Je t'aime ainsi !

RAYMONDE. — Ah ! tu m'aimeras aussi à tes genoux...

BREUIL. — Non, non ! Tu es dans les étoiles : il ne faut pas t'abaisser.

RAYMONDE. — Les tristes étoiles ! Et combien j'aime la terre...

LELOIR, *s'approchant.* — Fi, mademoiselle ! Ce cœur-là, vous l'avez laissé captiver ? Vous avez tort, croyez-moi. Votre esthétique morale doit être bardée d'acier et nous aveugler de sa flamme... Nous respectons l'épée tranchante, nous autres lâches... *(A Breuil)* Tu nous l'enlèves, n'est-ce pas ? Heureux coquin ! Que ta veine insolite ne te tourne pas la tête !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LUCE *entrant à gauche avec* Mme D'EYLE, *puis* DUVERNAY.

Mme D'EYLE, *sortant avec Luce.* — Je vous raconterai. Ils sont fous ! C'est Raymonde. Un roman, ma chère : de l'eau claire, un tas de balivernes... une ménagerie, une cuisine hollandaise, vous verrez. Allons, allons, Raymonde, viens-tu ? *(A Breuil)* Vous, à plus tard. Ils sont impayables !

RAYMONDE, *s'arrachant à Breuil.* — Adieu !...

DUVERNAY *paraît à droite, en tenue de chauffeur : peau de tigre et lunettes ; suivant Raymonde.* — Mademoiselle d'Eyle, vous voudrez bien m'expliquer ce mot-là : « Cette fois-ci, je ne comprendrais plus ! » Moi, j'aime les choses claires, et quand je ne comprends pas, il me semble toujours qu'on se moque de moi. Je n'aime pas cela. *(Ils sortent.)*

SCÈNE XIV.

BREUIL et LELOIR *restent seuls. Ils se regardent. Puis* BREUIL *se jette dans un fauteuil, renversé, les mains au visage.*

LELOIR, *narquois.* — Je te félicite, mon cher. Tu as laissé travailler ta tête et vibrer tes nerfs. Maintenant, tu n'as plus besoin de lunettes... Tu es aimé, tu le sais, et bientôt, tu seras le plus heureux des maris. C'est un vrai conte de fée et je ne doute pas que vous n'ayez beaucoup d'enfants.

BREUIL. — Je n'ai pas réalisé encore... Tout semble maintenant si simple, si assuré, après cette tempête qui vivait en moi... Laissez-moi me ressaisir... Alors, elle m'aimait. Quand elle me rudoyait, elle m'aimait. Elle m'aimait quand elle détournait l'épaule ; elle m'aimait toujours, depuis des mois, peut-être...

LELOIR. — Mon cher, c'est un épisode à l'usage des pensionnats... les justes noces ! A quand, le mariage ?

BREUIL. — Connaissez-vous la sensation de passer brusquement, du bruit et du tapage, au silence absolu, immobile, le silence qu'on entend ? Je suis dans ce silence et cet envoûtement...

LELOIR. — Ce doit être une sensation divine : une sorte de douche reçue sans avis, je suppose.

BREUIL. — Ah ! taisez-vous. Ne plaisantez pas éternellement. Je souffre dans tous les nerfs... C'est la joie, la stupeur... oui, la souffrance de joie. *(Une pause.)* Des robes d'indienne... un logis de banlieue... Mais j'ai besoin de Baptiste pour ranger mes affaires, de monter *Cigarette*, par hygiène, pour un tour de Bois ; c'est indispensable, indispensable... *(Une pause.)* Raymonde ! la belle Raymonde... elle ne sera pas à un autre. Je l'aurai, moi ! J'aurai sa voix, son sourire fier... je l'aurai : tout cela sera à moi. Ah ! Leloir ! Leloir ! le rêve est devenu réalité, l'ombre prend un corps ! Et j'ai le cœur étreint, la tête vide, comme si j'avais vécu déjà et vidé la coupe dont je suis altéré...

LELOIR. — Ce que tu croyais l'inaccessible était à ta portée. *(Il se lève et prend son chapeau.)* Tu as sauté jusqu'aux étoiles, pour atteindre une cime... à hauteur de la main !

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE I.

EYLE *s'est endormi au coin du feu.* Mme D'EYLE, *à droite, installée à une table de jeu, fait danser des cartes en bâillant.* RAYMONDE, *la tête dans la main, rêve, la plume suspendue. Un silence pèse.*

Mme D'EYLE. — Ah ! vraiment ! c'est une gageure... Voilà ma montre : il y a une grosse heure que j'écoute voler les mouches... La maison du silence ! On moisit dans ce salon. Luce prétend qu'il y sent le mort... le mort ou les fiancés, cela se ressemble : c'est bête, c'est plat, c'est banal à en pleurer... et puis, tu exagères ! Dix mois de ce spectacle... dix mois de chaperonnage... dix mois de bouquets et d'amour obligatoire... Tu lasses ton monde ! Ce mariage devient un mythe : à peine une date est-elle fixée, vous bouleversez tout, vous remettez, vous remettez... Curieuse, cette vocation de fiancée perpétuelle !...

RAYMONDE, *très bas.* — Je sais... Je sais... C'est moi. Je remets... c'est ma faute.

Mme D'EYLE. — Je ne t'en veux pas : tu as l'âme instable... Et puis, vous voilà d'accord, à présent, sur le jour. Le 25... te doutes-tu que cela approche ?

RAYMONDE. — Oui, oui... nous voilà d'accord. Jean a fixé ce jour lui-même... *(Un nouveau silence tombe.)* Neuf heures, déjà... Ta pendule avance, j'en suis sûre.

Mme D'EYLE. — Elle retarde. Viendras-tu tout à l'heure au théâtre, ma petite chatte ? On joue *Tristan*. Tu comprends, il faut que j'en sois... la reprise ! Mais j'irai tard, parce qu'elles ne sont pas drôles, ces déclamations ! Moi, ça m'éreinte.

RAYMONDE. — Jean m'a promis de venir, dès qu'il sera libre ; si cela te tente, nous t'accompagnerons.

Mme D'EYLE. — Qu'il ne tarde pas trop... il me retient tous les soirs davantage, avec ses visites de la dernière heure... il est nocturne, ce garçon ! Je finirai, grâce à lui, par arriver au théâtre pour les cris et les massacres du finale...

RAYMONDE. — Il est occupé ; il travaille. Du reste, il viendra : il l'a promis... Il n'est que neuf heures... Et puis, je suis heureuse qu'il ne soit pas là... il me gênerait ! J'aurai ainsi terminé la copie de ce fameux rapport qui l'ennuyait tant... *(Elle se dicte à elle-même en essayant de s'appliquer :)* « Il ressort donc des statistiques sur la matière... » Tu sais, maman, c'est qu'il ne s'appartient pas, il me l'a dit souvent. Ne t'inquiète donc pas : il va venir... il n'est que neuf heures.

Mme D'EYLE. — Oh ! je ne m'inquiète pas... Pourquoi veux-tu que je m'inquiète ? Ah ! déveine ! j'ai raté ma patience ! la grande ! Je n'en ferai plus, décidément : elles sont trop injustes... je les punirai, les ingrates ! *(Elle se rejette dans la chaise-longue et feuillette une revue.)* Tiens, vois donc, Minette, dentelle et gaze évêque,... joli, cela ! Tout à fait « smart » pour ton mariage : en mère noble ! C'est drôle, je ne me vois pas, mais pas du tout !... Tu ne m'écoutes pas, et c'est de toi qu'il s'agit, de ta noce.... Une noce, c'est un ouvrage de Titans : voilà dix ans que je la prépare ! il n'y a que le marié qui ait varié... le fond reste toujours le même...

EYLE, *s'étirant.* — Monstrueusement grasses, les fondues de Justine... elle veut la mort d'un homme, cette mâtine-là !

Mme D'EYLE. — N'y pensez pas, mon cher ! C'est si simple.

EYLE, *bougonnant.* — N'y pensez pas ! N'y pensez pas ! Votre cordon-bleu y attire mon attention, malgré moi... Un malaise, une somnolence... c'est dangereux pour un homme occupé comme moi.

Mme D'EYLE, *bâillant.* — Vous avez raison : il faut soigner cela, mon ami. De l'air, beaucoup d'air... les idées noires, il faut les chasser par l'action. Allez donc. Et tâchez de venir un instant dans ma loge : je vous attends toujours.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LUCE et YVONNE, *paraissant au fond.*

LUCE. — Et il ne vient jamais. Peut-on entrer? Bonsoir ! Imaginez où je vais? Entendre une conférence d'Yvonne à la Ligue de la femme ! Faut-il avoir tué père et mère, hein? Elle m'entraîne, vous pensez. Bonsoir, mon cher !

YVONNE. — Je veux son bien. Lui montrer le Devoir, châtier ses plaisirs, sa vie frivole... lui couler un peu de plomb dans la tête... Venez-vous, Marianne? Vraiment, la soirée sera bonne, j'espère... Je parle... Je venais vous tenter !

Mme d'Eyle. — Oh ! moi, chère amie, avec bonheur ! J'adore ces affaires-là. Mais, malheureusement, c'est la première de *Tristan*... Vous pensez qu'on ne peut manquer cela... D'abord, Wagner, c'est mon dieu, vrai... et puis, la phrase... vous savez, la phrase... Divin !

Eyle. — Vrai Dieu, chère madame, on voudrait être le charmant petit avocat en jupons que vous êtes, pour prêcher d'aussi séduisantes rebelles...

Luce. — Cela s'appelle une pierre et deux coups... Mon mari vous embrasse tous : je l'ai laissé, en attendant la commère du jour, sur ses cigares, au Riche, où Yvonne est venue me prendre de force... C'était prudent : je l'aurais oubliée, sa conférence... exprès !

Mme d'Eyle. — Yvonne, vous avez bien dix minutes pour un piquet ? J'en meurs !

Yvonne. — Pas dix secondes ! On m'attend. Vous savez, c'est moi qui dirige tout là-bas... On a eu la bonté de m'inviter à être présidente...

Luce. — Eh bien, Raymonde, c'est donc bientôt, le grand jour ? J'y exhibe une robe... un gant ! Et M. de Breuil : il n'a pas tous les soirs permission des dîners ? On vous rationne.

Raymonde. — Je vais te dire : il travaille fort tard, en ces derniers temps... il est très pris au ministère : un tas de niaiseries qui le retiennent hors d'heures... Ainsi, aujourd'hui, imagine-toi : une séance qui devait se prolonger jusque dans la soirée... c'est inhumain !

Luce, *étourdie*. — Une séance, où ça ? Au Riche ?

Raymonde. — Non, non. Au ministère même, naturellement. *(Inquiète.)* Du moins... je le crois... je n'ai pas bien compris... ?

Yvonne. — C'est curieux. Tu te trompes évidemment. Mais tout à l'heure, M. de Breuil dînait au Riche... une table de trois, lui, Arches et Morrain... Ils avaient l'air très gais. N'est-ce pas, Luce ?

Luce. — Allons, allons, Yvonne, et tes dix secondes !... On t'attend : dépêche !

Raymonde, *penchée sur sa copie*. — C'est possible. Je me serai trompée de jour... Il m'avait prévenue, du reste : je l'avais oublié.

Luce. — Moi, je pars. Viens-tu, excellente créature ?

Eyle. — Attendez donc : je vous suis. Passionnantes, quoi,

ces questions de féminisme ! Et puis, je ne savais que faire de ma soirée... Vous me voyez tout prêt à devenir un disciple : et j'offre le champagne de la conversion !... *(Il offre le bras à Luce.)* Chère madame?...

Mme d'Eyle. — C'est gai ! Me voilà en face de cette enfant-là qui copie des rapports...

Luce, *de la porte.* — Devoirs de mère, chère belle... Consultez les tablettes d'Yvonne : *Opus* 6... Taisez-vous, mauvais sujet ! Marianne, votre époux est incorrigible !... Raymonde, compliments à mon ami Breuil, n'est-ce pas... *(Elle se ravise et court brusquement à elle.)* Je t'aime bien, petite Monde... je t'aime bien, va ! *(Ils sortent.)*

SCÈNE III.

Raymonde, Mme d'Eyle.

Mme d'Eyle. — Ton père vieillit. Aller à des conférences ! Cela m'attriste... Veux-tu, toi, faire une partie d'écarté avec ta pauvre vieille maman, Minette? Tout le monde la lâche...

Raymonde. — Maman ! *(Elle songe un moment, tendue.)* Je suppose...

Mme d'Eyle. — Tu dis?... Allons, viens !

Raymonde. — Est-ce que j'ai parlé? *(Elle ferme les yeux, accablée, tout à coup, d'une de ces mortelles tristesses qui font défaillir.)* Maman !

Mme d'Eyle. — Mais qu'as-tu donc? Voilà deux fois que tu m'appelles...

Raymonde. — Ce n'est pas moi. C'est l'appel obscur du petit enfant qui se retrouve en nous aux heures de détresse... Rien, je n'ai rien.

Mme d'Eyle. — Que me racontes-tu là? Ces statistiques te brouillent les idées... Laisse-les et viens te distraire : je m'ennuie ! *(Raymonde se lève et mêle les cartes ; les larmes lui montent aux yeux.)* Ah ça ! Minette, tu ne vas pas devenir fantasque? Les femmes tristes, il n'en faut pas : ce sont de vrais croquemitaines... autant vaut être laide, alors !

Raymonde. — A moi, la main. Du pique. Oui... on fait le vide...

Mme d'Eyle, *animée par le jeu.* — Ah ! ah ! A nous deux, maintenant !... Le roi ! Pique. Pique. En cœur à présent... et la dame ! La volte, ma petite ! coquettement établie, quoi? J'en marque un, deux, trois !

RAYMONDE, *luttant contre les larmes qui l'étouffent.* — Tu en refuses. Je vais risquer un valet. Ne fais pas attention... c'est l'homme au sable qui me pique les yeux... J'ai toutes les chances... Deux points pour moi... *(Sa voix s'est affaiblie graduellement; elle tombe la face dans les mains.)*

Mme D'EYLE. — Raymonde ! Ah ! mon Dieu ! es-tu folle? Raymonde, mon enfant, ma petite fille ! Ne fais pas de chagrin à ta pauvre vieille mère... Tu sais, je m'inquiète si vite...

RAYMONDE. — Ce n'est rien. Ce n'est rien. Je t'assure ! C'est nerveux. Oh ! je vais soigner cela. Le docteur me prescrira des cachets... On n'en parlera plus... Tu vois, c'est fini ! Je coupe. A toi !

Mme D'EYLE, *boudant.* — Tu es si drôle... Voilà tout mon plaisir gâté ! Non, je n'ai plus envie, maintenant... tu as des boutades, des caprices à tout instant... Non, c'est inutile, je ne jouerai plus... tu supplierais jusque demain !

RAYMONDE. — Pauvre maman. Je ne te donne que de l'ennui. Ne m'écoute pas, va... Reprends ta patience... Ou veux-tu t'apprêter à partir? Jean ne viendra plus.

Mme D'EYLE. — Tu crois? Je n'ai qu'une aigrette à poser, et un rien de fleurs, ici... Trouves-tu pas que je grisonne ferme?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BREUIL *paraît.*

Mme D'EYLE. — Ah ! Monsieur de Breuil ! Mon Dieu ! vous tombez mal : je vais sortir.... alors, vous comprenez, je ne peux pas vous laisser... le chaperonnage !

BREUIL *(baise-mains rapide).* — Madame, je vous retarderai à peine : je venais saluer Raymonde, et je me retire.

Mme D'EYLE. — Je dois vous consulter, cependant. J'ai fait des trouvailles pour le grand jour... Figurez-vous : je commande quarante-cinq coupés... nous bloquerons le boulevard ! A l'église, dans le *Panis angelicus*, je veux qu'on sème des ut de poitrine comme s'il en pleuvait... la traîne en vieux point, et le chœur bourré de fleurs à en suffoquer...

BREUIL. — Je ne suis pas compétent, madame.

Mme D'EYLE. — Dans le cortège, je mets Luce au bras du beau Morrain..., histoire de faire enrager un brin mon mari...

Breuil. — Oui, oui. Vous ferez fort bien. Je m'en remets à vous... Ces soirées d'avril sont moites, vraiment. Permettez-moi, madame, de me récuser : ces questions de détail...

Mme d'Eyle. — Comment ! de détail ! Vous êtes délicat : mais j'allie le protocole au plaisir... c'est une science !

Breuil, *avec une impatience grandissante.* — Certes, certes. Mais ce mariage est-il possible, si vite? Ce congé demandé, l'obtiendrai-je? Des contretemps peuvent survenir... il faudra remettre, peut-être... *(Il se retourne vers Raymonde, qui s'est raidie.)* Un mois ou deux... En juin, assurément...

Mme d'Eyle. — Quoi? Voulez-vous répéter? Remettre? Mais ce serait un éclat de rire général, cet ajournement, un vrai succès ! Cela tient du vaudeville, mon cher ! On nous mettra en vers... Remettre ce mariage? Mais c'est donc un abonnement ! En juin? Pourquoi pas en octobre?

Breuil, *très nerveux.* — Il ne s'agit pas ici de remettre, madame... Qui parle de remettre? Je soulevais une possibilité, seulement... Restons-en à la date fixée, si vous le désirez. *(Il se tourne encore vers Raymonde, cherchant un point d'appui.)* A moins que Raymonde ne souhaite... plus de loisirs pour notre installation... prendre le temps de souffler...

Mme d'Eyle. — De souffler ! Mais nous soufflons depuis dix mois ! Vous en avez une provision d'haleine !

Breuil. — Vous savez, madame, que je suis à vos ordres, aux ordres de Raymonde. C'est à mon directeur, au ministre qu'il faudrait vous en prendre... Je suis innocent, moi, et trouve très dur qu'on me rende responsable de maux non avenus...

Raymonde, *d'une voix basse, angoissée.* — Non, non, Jean ! Oh ! non ! Je serais presque heureuse d'un retard... Maman, maman ! je t'assure, c'est une fatalité !...

Mme d'Eyle, *ironique.* — Tu attends sans doute d'être majeure, toi? Nous remettrons au mois des roses, si vous y tenez... une noce submergée sous les malmaisons... de l'allure ! Allons, je vous laisse à vos fleurettes et je rassemble mes petites affaires... faites, faites... *(De la porte.)* A moins que vous n'attendiez les chrysanthèmes? Ce serait plus artistique !...

(Elle sort en riant.)

SCÈNE V.

BREUIL, RAYMONDE.

BREUIL. — Ah ! c'est intenable. J'en ai assez, moi, de la verve de votre mère ! Va-t-on me faire un grief des ennuis que je pourrais avoir ? Si mes agissements te déplaisent, dis-le, plains-toi, ne m'épargne pas, je t'en prie !

RAYMONDE. — Jean ! mon chéri. Je ne me plains pas, je ne dis rien... je ne pleure pas...

BREUIL. — Non ! La martyre résignée... c'est moi, le monstre, le tyran ! Je suis éreinté, fourbu, énervé, et suis reçu par des récriminations, pour un simple mot en l'air...

RAYMONDE. — Oh ! oui. Tu dois être surmené pour me parler ainsi.

BREUIL. — Je vois bien que tu m'en veux... tes yeux me suivent comme un reproche... je ne suis pas venu ces derniers jours, cela t'a fâchée. C'est que je n'étais pas libre.

RAYMONDE, *s'appliquant subitement à ranger ses papiers ; d'une voix un peu haletante.* — Ce soir, Jean... ce soir... vous aviez... une séance...

BREUIL. — Ce soir, j'ai été retenu, voilà. Une séance, oui, dans le bureau du directeur. Je sors de là... *(Il jette un regard sur son plastron de soirée.)* C'est-à-dire... oui... le temps de changer de vêtements... Pourquoi me regardes-tu ? Le pis, c'est qu'il y en aura encore.

RAYMONDE, *la tête détournée.* — Il y en aura encore...

BREUIL. — On m'a dit cela, là-bas. Et ce logis ? Avez-vous enfin arrêté votre choix ?

RAYMONDE. — Jean. *(Elle va à lui, agenouillée.)* Embrassez-moi. Tenez-moi. Tu m'aimes, n'est-ce pas ? Tu m'aimes ?

BREUIL. — Bien sûr, je t'aime. Mais parlons un instant sérieusement. Avez-vous décidé la chose ?

RAYMONDE. — Non, pas sans vous. Je vous attendais... Jean, cela vous tourmente de vivre là-bas, dans ce quartier excentrique... mais les loyers sont vraiment exorbitants dans ces parages-ci...

BREUIL. — Il n'y a pas le choix : à quoi bon rechigner ? Vous aurez une petite bonne, ma chère, qui sentira le graillon. Nous mangerons dans du simili et donnerons dans la

poterie d'art. C'est moi, quand vous ferez votre marché, qui tiendrai le filet aux provisions.

RAYMONDE. — Tout cela ne serait rien... Ah ! cela ne serait rien, si tu n'en souffrais pas ! Nous vivrons si heureux, comme un ménage de petits... il ne te manquera rien...

BREUIL. — Ma chère, vous avez des enthousiasmes de quinze ans ! L'idylle de faubourg !...

RAYMONDE. — C'est vrai ; je suis très ridicule, je le sais... Mais chaque fois que ma pensée effleure notre vie future, un rayonnement, malgré moi, l'illumine. Nous serons ensemble, Jean !

BREUIL. — Oui, nous serons ensemble. Pourtant un valet stylé et de l'argenterie nette ne m'altéreraient pas la beauté du tête-à-tête conjugal, je vous l'avoue. Mais j'ai l'âme bourgeoise et tiens aux conventions, je le sais.

RAYMONDE. — Les conventions... est-ce l'argent, cela?

BREUIL. — Nous savons votre mépris pour elles... Vous l'avez affiché un peu trop ! La modestie, la décence, oh ! simple convention reçue, je vous le concède, mais dont l'omission nous blesse parfois...

RAYMONDE. — Ah ! vous voulez encore me faire souffrir, Jean... je vous en conjure : ne me remettez pas aux yeux l'image de ces années... J'étais une malade. Et puis... tu m'as promis de l'oublier, ou de sembler l'oublier... Je n'étais pas moi-même. Ne me fais pas parler de cela... j'ai trop de peine !

BREUIL. — Y puis-je quelque chose, si leur souvenir me glace parfois encore l'âme? Vous voudriez, c'est juste, que l'image même s'en efface... que la pensée vous vénère comme une chose très pure et très neuve...

RAYMONDE. — Très neuve de cœur pour aimer et souffrir ! Vous vous plaignez maintenant : vous m'avez aimée ainsi, cependant !

BREUIL. — Je t'ai aimée malgré moi. Que pouvais-je contre toi? Tu m'y as amené de force !

RAYMONDE. — Non ! non ! Tout mon être se révolte quand tu parles ainsi. Je craignais ta présence et tes yeux... Sentais-je ce que tu me ferais souffrir? Ah ! je t'ai repoussé pour toi aussi, pour ta jeunesse qui s'emprisonnait... Mais tu m'as tentée... tu m'as tentée si fort...

BREUIL. — Tu m'as repoussé pour exaspérer mon désir... pour le pimenter !

RAYMONDE, *dans un effort.* — Voyons, Jean, ne me fais pas pleurer... tu sais, alors, comme je suis laide... mon petit... mon petit ! Comment puis-je t'irriter, quand je t'adore... quand je t'aime à en mourir...

BREUIL, *marchant avec agitation.* — Raymonde, tais-toi ! Ta pensée s'humilie et rampe à mes pieds. Tu sais que je n'en suis pas digne.. Tu le sais : pourquoi ne te révoltes-tu pas ? Ton humilité injuste m'irrite et lancine ma conscience... Ne me comprends-tu pas ? Je suis indigne ! Crie-le ! Cela me soulagera !.. Ah ! tes yeux baissés devant moi... Je t'aimais autrefois quand ils ne bronchaient pas... Je t'aimais, j'aimais ta fierté et ton insolence !..

RAYMONDE, *avec des sanglots.* — Je n'ai rien voulu garder de cet autrefois détesté... Tu m'as faite ce que je suis, en cinglant mon passé... Je suis ton œuvre, entends-tu ? Ton œuvre !

BREUIL. — J'en décline la paternité ! D'autres, avant moi, y ont plus de droits... N'avez-vous pas passé par toutes les mains !

RAYMONDE.— Toi ! C'est toi qui as dit cela ! Toi, mon Jean, mon petit enfant, le plus profond de ma chair... C'est toi ! Avec tes yeux doux et ta voix de femme, tu as donc une âme de boucher ! Tu veux voir souffrir et panteler...

BREUIL, *avec angoisse.* — Raymonde... Raymonde ! Ah ! je le sais, je suis brutal et lâche... Je te fais souffrir pour soulager ma souffrance. Ta présence réveille en moi la brute endormie. Ce n'est pas moi qui t'outrage, c'est une puissance lâchée qui me terrasse et me régit...

RAYMONDE. — Pardonne-moi. Pardonne-moi de t'avoir lié à moi. Pardonne-moi de ne pas t'avoir repoussé. Pardonne-moi de ne pas avoir coupé la chaîne à ta première défaillance... Oh ! je l'ai sentie, la première, va !.. Pardonne-moi... *(Elle suffoque.)* Jean ! pardonne-moi... pardonne-moi... de te garder ! *(Un silence. Ils se regardent au fond de l'âme.)*

BREUIL. — Soit. Restons. C'est justice.

RAYMONDE. — Comme tu me regardes... Comme tu me regardes... On dirait que tu me hais... Tu voudrais partir, n'est-ce pas ? Tu voudrais partir ?.. Crois-tu que je vais te tenir de force ? Crois-tu que je vais te retenir... Eh bien, va ! Pars ! Quitte ta prison ! Tu es libre ! *(Breuil, avec un geste violent, fait un pas vers la porte.)* Tu veux partir !... Où vas-tu ? Où veux-tu aller ? Vas-tu me mentir encore ? Tu as menti, je le sais, tu le sais ! Tu veux m'abandonner, me jeter à la rivière, comme cela, sans que je crie ?... Tu mentais, tout à

l'heure, tu mentais dans mes bras ! Tes yeux ont menti sous les miens !... Où vas-tu ? Je veux que tu dises. Je veux savoir. Où vas-tu ? Crois-tu donc que je vais te lâcher ? J'étais ta Monde chérie... tu m'aimais. Je te garderai ! Ah ! tu n'es que mensonge et trahison !...

Breuil, *frémissant.* — Raymonde, vous commencez trop tôt. Vous avez raison : je suis libre encore. Ah ! vous ne ferez pas cela, je vous l'assure. Croyez-vous que je vais jouer un rôle de dupe ? Vraiment, ce seront les injures à présent ? Pourquoi les supporterais-je ? Vous comptez trop sur ma patience de gentilhomme... je vous préviens : elle est à bout ! Je ne vous permets plus de tabler sur ma pitié, oui, sur mon respect à ma parole, à votre sexe... à votre âge... *(Eclatant.)* Vous étiez mon bâillon et mon boulet, l'entrave à ma vie qui s'épanouissait. Ce n'était pas assez. Vous voulez m'étourdir de plaintes et de menaces, me faire amèrement expier ma folie et mon aveuglement. Est-ce que je savais, moi ? Je vous ai voulue, parce que vous étiez trop loin de ma portée... et vous vous êtes cramponnée à ma lassitude grandissante, me montrant au grand jour ce que je n'avais vu de votre âme et de vos traits qu'à la lumière des lustres... J'aimais votre être artificiel... Vous m'avez trompé. Vous êtes devenue vous, au lieu du beau fantôme que j'avais désiré, l'amoureuse fatigante, où perce déjà l'épouse jalouse et tyrannique... Vous m'avez mené avec vous dans l'impasse où ma jeunesse se ronge... C'est assez. J'ai violenté le sort qui se venge. Retournons sur nos pas... *(Il se calme soudain.)* Le monde n'en rira pas. Ne craignez pas cela : j'avouerai tous les torts, et vous m'aurez congédié.

Raymonde. — Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! Tu n'oseras pas. Je crierai ! Comme tu es lâche ! Tu es venu pour cela. Avoue-le ! Tu venais pour me tuer ! Je ne veux pas. Arrête ! Arrête ! Il va partir... Mais c'est fini, alors ? C'est fini ? Ai-je dit des choses qui t'ont fâché ? Je ne les dirai plus. Ce sont les autres qui ont menti... Ne me laisse pas... Jean, Jean ! Ah ! je te déteste, vois-tu ! Je te hais pour ce que tu m'as fait souffrir... Tu es mon tyran, mon bourreau... Tu m'as ouvert les veines depuis des mois, lentement, lentement, pour me saigner... Tu m'as humiliée... Tu m'as torturée... Et ce soir, tu venais m'égorger. Voilà des semaines que tu veux me forcer à te dire : « Tu es libre ! » Je ne le dirai pas !... Tu venais avec tes yeux pleins d'attentes sanglantes et tes lèvres voluptueuses et cruelles... Tu venais m'égorger ! Je crierai ! Tu ne partiras pas. Tu ne partiras pas.

BREUIL, *faisant le geste de se couvrir les oreilles.* — Sont-ce ces crises de névrosée qui pourront me retenir ? Mais, ne comprends-tu pas, malheureuse fille, que tout se ligue pour nous barrer la route ? N'y as-tu pas travaillé de tes propres mains ? As-tu compris, pour moi, le calme désenchanteur qui a suivi l'extase de la première ivresse ? As-tu, alors, cherché à me retenir par tes séductions ou ton charme ? Tu m'as donné ton cœur tout d'un coup, sans surprise, sans mystère. Tu t'es laissé vieillir brusquement, perdant tes grâces mordantes, pour me couvrir d'un amour extatique, maternel... Oui, tu n'as pas compris que cet amour même augmentait la distance de nos âges, me mettait au cœur un malaise infini, un malaise grandissant en torture, en rage hostile... Tout mon être t'écartait, repoussait ton poids écrasant : et ma conscience te gardait ! Elle refoulait mon désir fou de briser, d'arracher ce lien qui m'étranglait : elle me liait à toi, à toi qui m'aimais ! Ton amour me suivait partout, et cette obsession, en m'asservissant, exaspérait mes nerfs suppliciés. Nous crois-tu donc de fer ? Ta présence seule excitait en moi un désir obscur de vengeance, me fouettait du désir de faire mal, plus mal... et ta résignation servile avivait mon remords... J'en suis venu à te maltraiter... à te maltraiter !.. Moi, moi! Réponds, Raymonde! As-tu compris à présent ? Veux-tu encore que je reste ? *(Raymonde est restée comme stupéfiée. Par moments, un spasme la contracte, un frisson aigu de souffrance. Elle reste silencieuse.)*

BREUIL. — Réponds ! As-tu compris que la fatalité veut ce départ ? Comprends-tu que, moi aussi, je souffre et suis à plaindre ?.. Réponds-moi, Raymonde !... *(Raymonde incline la tête, et de la main lui fait signe de partir.)*

BREUIL, *allant à elle.* — Monde... Monde... dis-moi adieu... Regarde-moi...

RAYMONDE. — Je t'ai donné mon cœur, tout d'un coup... sans mystère... sans surprises... Je n'ai pas marchandé de sensations à ton dilettantisme... Il fallait te tenir en respect, la cravache à la main, comme ces dogues sanguinaires qui dévorent leur maître si son œil faiblit... Ah ! je comprends, maintenant... Je comprends. C'était l'impasse. Et tu as raison. Pars. *(Elle fait signe de la main.)* C'est fini... Va-t'en !

BREUIL. — Je savais bien. Tu comprendrais ! Donne-moi ta main...

RAYMONDE, *avec une violence soudaine.* — Partez ! Pour Dieu ! ne vous en irez-vous pas !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, Mme D'EYLE.

Mme D'EYLE, *entrant.* — Du reste, Monsieur de Breuil, je ne vous chasse pas... Si vous voulez une place dans ma loge, vous pourrez flirter tout à l'aise... C'est du Wagner ! Eh bien ! suis-je entrée mal à propos ? Vous avez l'air tout drôle...

BREUIL, *la voix altérée.* — Madame, je prenais congé. Excusez-moi. Adieu, Raymonde ! Raymonde !... dites-moi adieu...

RAYMONDE, *dans un souffle.* — Adieu ! Votre copie... elle est achevée... N'oubliez pas... cela vous aidera...

(Breuil s'incline silencieusement et se retire.)

Mme D'EYLE, *le rappelant.* — Dites donc ! demain : on vous voit, n'est-ce pas... sept heures et demie...

BREUIL. — Je serai retenu, madame. Raymonde vous dira.

(Il sort. Comme la porte se referme sur lui, Raymonde se dresse, les bras tendus. Puis elle se fige lentement, les yeux clos.)

SCÈNE VII.

RAYMONDE, Mme D'EYLE.

LE DOMESTIQUE. — La voiture de Madame la Baronne...

Mme D'EYLE. — Vous avez les fourrures, Gustave? Raymonde, ma petite chatte, tu sonneras le thé... tu as ton piano, une patience... Dis-moi, Raymonde... il ne s'est rien passé, hein, avec le petit Breuil?... Moi, j'ai l'air de ne rien voir, et je vois... je vois très bien... Tu ne ferais pas cela... ce serait le ridicule achevé, cette fois...

RAYMONDE, *d'une voix arrachée.* — Laisse-moi.

Mme D'EYLE. — Non, il n'y a rien, n'est-ce pas? Tant mieux, tant mieux. Une querelle d'amoureux, voilà tout ! Tu n'as jamais eu de doigté avec les hommes...

RAYMONDE. — Laisse-moi. Va-t'en ! Il est parti. Il est parti. Va-t'en. C'est vous qui l'avez chassé. Tous les autres, vous les avez chassés... et mon petit,... mon petit... vous me l'avez pris aussi ! Mon petit, qui m'était entré dans la chair... Mon petit, mon amant, mon enfant... Il est parti ! En me

mettant au monde, tu as fait une infamie, oui, toi, avec ton rire et tes joues roses et tes aigrettes! Tu m'as dotée si mal que je n'ai même pas su le retenir près de moi... Quelle intelligence m'as-tu donc mise dans le cerveau? Quelle beauté dans le corps? Tu m'as jetée nue et sans armes dans la vie. Tu m'as laissé piétiner... Tu l'as laissé partir.!...

(Un silence profond.)

Mme d'Eyle. — Raymonde! Raymonde! Ah! mon Dieu! elle n'engendre que des catastrophes, cette pauvre Minette!... Raymonde, qu'as-tu? Vas-tu devenir folle? Quel ton, quel langage... Je suis ta mère, Raymonde, ta pauvre vieille maman... Il est parti, le petit Breuil? Moi, rien ne m'étonne plus, du moment que les nourrissons se mêlaient d'épouser... Je suis bronzée! Quand je te disais que les mariages d'amour ne sont plus de mode? Voyons, Minette: du ressort! Tu n'as pas la bosse du mariage, voilà tout... Minette, mon petit chat... ma petite fille... tu l'aimais donc? *(Elle pleure.)* Tu m'attendris comme une bête... je vieillis, moi aussi! Pleure, va! Pourquoi ne pleures-tu pas? Cela soulage: on n'y pense plus!... Viens te faire câliner, comme autrefois... tu étais si jolie: une grande poupée... je t'attifais, pour jouer... Et maintenant, tu as du bobo, du gros bobo au cœur...

Raymonde, *la retenant à deux bras.* — Maman... Maman... tu me toléreras?

Mme d'Eyle. — Mais je ne t'en veux pas, moi... je ne t'en veux pas... Tu apprendras le tricot... tout ce que tu voudras...

Raymonde. — Je ne vous gênerai pas. Qu'on m'oublie, seulement... Qu'on m'oublie!

Mme d'Eyle. — Maintenant, ne me laisse pas manquer mon théâtre... tu comprends: une reprise! Ne veille pas trop tard; tu sais comme ta petite maman t'aime et s'inquiète vite. Bonsoir, Minette. Ah! tu verras: c'est parfois dur... de s'amuser! *(Elle sort. A la cantonade:)* Vous préparerez l'en-cas de Monsieur, Gustave, et le grog bouillant.

SCÈNE VIII.

RAYMONDE *reste seule. Il y a un long silence. Elle est si immobile qu'elle semble presque ne pas respirer.*

RAYMONDE. — C'est fini. C'est fini. Je ne sens plus. Est-ce que je meurs?... Cela fait mal de ne plus souffrir... Comme c'est vide... il n'y a plus d'air... J'ai mal. Maman ! *(Elle se rappelle.)* Ah !... C'est fini. Lui ! il a dit tout cela, il a pensé tout cela... Oh ! je ne m'arracherai pas ce fait, cette certitude... Il a pensé tout cela... Pendant que je lui donnais ma vie, mes forces, il me détaillait, il disséquait mon amour. Il était froid et lucide. *(Elle voit près d'elle le portrait du fiancé.)* Il me regarde... Je ne veux pas ! *(Elle le prend, et sans le regarder, violemment, le déchire et le jette au feu avec une frénésie qui la soulage.)* C'est fini ! *(Un temps.)* C'est simple ; rien n'est changé ; la terre va tourner, ils vont tous passer autour de moi, dans la lanterne magique. On va entrer, sortir, tourbillonner... *(Elle se voit machinalement dans la glace.)* C'est moi. Comme je suis vieille ! J'ai des cheveux blancs, ici, que je cachais... il les a vus, sans doute... Ah ! je suis fatiguée. Je suis si fatiguée. Je ne sens plus... que c'est bon ! *(Elle tombe assise, devant les flammes dansantes.)* Je vais me reposer. Enfin ! Quel bonheur d'être vieille !

FIN

N° 19640. — Bruxelles. — Typ. et lith. E. Guyot, rue Pachéco, 12.

BRUXELLES
TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE E. GUYOT
12, rue Pachéco, 12